

Nicolas Bonnal, en l'an 2010.

Lettre ouverte à la vieille race blanche  
Et à la droite fille de joie

Symphonie pamphlétaire  
en quatre Mouvements, en Picsou mineur,.  
Ecrit de Mar del Plata à Cap Ferrat.

La folie du moment est d'arriver à l'unité des  
peuples et de ne faire qu'un seul homme de  
l'espèce entière.

Monsieur de Chateaubriand  
(qui ne s'y était pas trompé)

αἰὼν παῖς ἔστι παίζων, πεττεύων· παιδὸς ἢ βασιληΐη.

Monsieur Héraclite, qui déjà était moins optimiste

## Premier mouvement : Hans Christian Andersen et les habits vieux du libéralisme agonique

Ceux qui avaient prédit que le XXIème siècle "serait spirituel ou ne serait pas" ne se sont pas trompés : il ne sera pas. Entendons qu'il ne se terminera pas comme il a commencé, avec ses mille et un ennuis à Bagdad, ses folies immobilières, son euro tout-puissant, sa mondialisation heureuse, son people pour débiles. Il se sera passé quelques chose avant, comme disait un démographe, et ce quelques chose aura la mérite de mettre un terme au déluge de stupidités environnantes. Ce sera une punition, ce sera une purification salutaire. On aura un nouveau déluge, et sans doute de nouvelles arches. Gageons que nous risquons de voir survivre seuls quelques milliardaires sur de super yachts bien glacés en quête de pétrole. Ils seront des Mad Max de luxe avec des commandos israéliens à leur bord. Mais n'anticipons pas. Laissons aux crétins le plaisir de vivre bien fort et bien serré leur crade apocalypse. On leur aura bien dit...

Pour l'instant je savoure comme un scoop, une information privilégiée ce qui échappe à tous les Rantanplan de la place, si hâtifs de participer à la prochaine île de la tentation, à la prochaine croisière Paquet ou aux prochaines élections européennes : la prolétarisation de la race blanche. La grande et belle race blanche qui depuis un demi millier d'années avait mis la planète à sac, réduit le monde entier à la portion congrue et divisé le marché planétaire du travail. Celle-là actuellement se coule toute seule, même si les autres pays, continents, et surtout pays continents commencent à l'éliminer peu à peu de l'écran des marchés. Et bien cette race blanche vit mal ; elle consomme moins, elle voyage moins, elle crée moins. Elle est moins active, la voilà enfin plus inactive, alors que la Chine enfin éveillée fait trembler le monde et baisser les prix des textiles ! A la veille de partir à la retraite, la voilà sans ressources, et surtout au point de se retrouver sans budget ou même sans monnaie ! Cent ans après la guerre de 14 ! Une aubaine...

La vieille race blanche se crève. Elle se crève de vieillesse tout d'abord avec ses 45 ans de moyenne d'âge, ses retraites et son obésité de toutes les plages et de toutes les croisières ; elle se crève d'impuissance avec sa morale imbécile, ses guerres humanitaires et son hypocrisie ; elle se crève de son obsession de l'argent, sur écran ou dans la rue. Elle se crève aussi de paresse et d'acédie. Elle est débordée de tous

les côtés par des races plus jeunes, plus entreprenantes, plus travailleuses, plus inventives. Elle qui a rêvé de la fin des races, ou qui les a niées, elle qui voulait par-dessus établie la race à prix unique pour mieux remplir ses supermarchés de consommateurs et de caissières au SMIC !

A quelle vitesse tous ces phénomènes vont-ils se produire ? Après tout c'est en 2006-2007 que la crise actuelle a commencé. La nature nous a rappelés que nous arrivions à 60 ans, ce que la médecine avait oublié (c'est même la seule règle scientifique : on ne calcule jamais les conséquences). Et cette fameuse génération du Baby Boom, qui s'est avérée avant les nôtres, la première génération culturellement nulle, devient vieillotte et par ses retraites ruine ou achève de ruiner nos économies mal en point. Elle qui a pourtant profité de tous les booms immobiliers dégénéralant en krachs s'avère nue comme le grand-duc d'Andersen.

Cette histoire d'Andersen est d'ailleurs fantastique pour son contenu pédagogique, à l'inverse du cinéma d'aujourd'hui, où coule le sang, mais jamais la raison. Le bonhomme de duc non seulement se promène à poil dans l'indifférence de ses sujets abrutis, au milieu de ses conseillers trouillards, et surtout désireux de se garder une place au soleil, mais il a été ruiné par les tisserands type Madoff ou Goldman Sachs, bref par les marchés financiers, par ses "riches tailleurs". Ils lui ont demandé toutes ses richesses, en particulier des tissus précieux, de la soie, de l'or et des perles pour confectionner un invisible habit.

Et si nous reprenons une brève histoire de nos délocalisations : pour satisfaire les écrans d'ordinateur des marchés financiers qu'il ne faut surtout pas énerver, car les investisseurs partiront ! Nous avons saccagé, les Allemands mis à part, toutes les usines de nos vieilles races blanches. Aujourd'hui nous fabriquons plus rien, et nous sommes content d'être passés au stade de la société post-industrielle, pour complaire au futurologue ahuri de la troisième vague. Il n'y a pas de costume pour le grand-duc, qui s'est surtout fait tailler un short, et il n'y a plus non plus de pognon dans les coffres. Albion, l'Océanie américaine et notre bon Euroland ont les caisses les plus vides du monde depuis qu'ils ne fabriquent rien, depuis qu'ils n'exportent rien. Promenant leur vieux corps à poil aux quatre coins du monde, les blancs croulants ne voient même plus qu'ils traversent des pays en progrès, et non des moribonds.

Le plus fabuleux dans le conte d'Andersen est que le seul à se rendre du compte du chaos et de l'escroquerie, le seul aussi à avoir l'innocence de le dire et de le crier même est un enfant. La vérité sort de la bouche des enfants, et nous n'en voulons plus, ou nous les adoptons comme au marché aux puces, ou nous les profanons, moins sexuellement d'ailleurs qu'intellectuellement. On comprend que notre société de vieux qui contrôle si bien une jeunesse qu'elle recycle, abrutit, exploite et puis aliène, ne veuille pas entendre de vérités psychologiques élémentaires, pour reprendre une expression sympa d'un penseur de la III<sup>ème</sup> république. Elle traitera d'excessif, extrémiste, outrancier tout propos qui contredira sa folie. L'entropie est ici ancienne : la presse, au nom si mérité, a toujours eu pour fonction d'ahurir. E Tolstoï remarque au début d'Anna Karénine qu'il faut lire les journaux "de cette

moyenne où se tient la majorité". Ainsi le troupeau dort mieux et se laisse-t-il au final mieux mener à la boucherie héroïque ou démocratique, si souvent synonymes depuis bien deux siècles.

Mais j'en reste à Andersen : la vérité sort de la plume des conteurs, si elle accompagne la bouche des enfants. Les conseillers du grand-duc, les courtisans du grand-duc, les sujets du grand-duc, les adultes du grand-duc, les grands couillons du grand-duc, tous croient voir quelques choses : ils croient voir un vêtement, ils croient voir de la merveille, ils croient voir de la valeur ajoutée, du travail, du PNB, de la croissance, de la création de richesse. J'ai connu un crétin de la bourse qui de retour d'Amérique il y a cinq ou six ans s'exclamait sur son email : - Je reviens d'Amérique. Quelle création de richesse ! L'immobilier a doublé !

Et c'est ainsi qu'au fur et à mesure qu'on dépeçait nos industries, nos créations, notre éducation même – car le post-capitalisme a bien besoin de nous abrutir pour nous faire tolérer tout cela, cela ne passe pas comme ça – on nous faisait croire que nous nous enrichissions. Et par quel miracle : un égale deux, un égale dix, un égale cent.

Le roi de France, dit déjà Montesquieu, est le plus grand magicien du monde, puisque lui aussi truque sa monnaie pour faire ses guerres, et qu'il fait croire qu'un égale deux. Et l'image me rappelle une chose : un magicien est là pour subtiliser quelque chose, car comme l'homme prestidigital, il nous distrait et nous retirer un lapin, un bijou, une montre. Et après il est censé nous le rendre non sans lui avoir fait subir quelques avanies. Entre-temps, il a fallu acquitter le prix du billet, et il a fallu payer pour être trompés. Quand on parle d'économie casino, on ne se trompe pas. Tout est déjà dans la fascination des auteurs baroques pour l'illusion, les miroirs, leur spéculation, les bordels –synonyme un temps de casino -, les paris boursiers. On est déjà dans le théâtre du monde, dénoncé par quelques grincheux espagnols qui voient leur pays et sa civilisation disparaître trois siècles avant les autres.

Et je repense encore à mon Andersen : bon Dieu, cette peur de faire bête ! C'est pour cela aussi, et par lâcheté, que les idiots du village médiatique du grand duché s'esclaffent et s'émerveillent. On se croirait devant un tableau d'art moderne, une de ces innombrables merdes auxquelles finalement on nous a tous habitués ; car comme le remarque Dostoïevski, toujours lui, que l'on cite à tort et à travers, sans en connaître une seule ligne, l'homme est le seul animal qui s'habitue à tout. D'ailleurs il est le seul à payer pour entrer dans un zoo, ou pour vivre dans des cages de verre hors de prix, non ?

L'art moderne, passé son âge d'innocence, s'il en eut jamais un, s'est avéré une escroquerie digne des tisserands d'Andersen. Mais là aussi, il faut l'apprécier, c'est obligatoire. L'impératif publicitaire est comminatoire : "-Aime cela. Va le voir. Prosterne-toi devant l'œuvre de génie, l'œuvre d'escroquerie à cent millions d'euros. Et perds-en le goût. Par ailleurs, sache que tu es un imbécile. De la même manière que tu ne sais pourquoi nous sommes en Irak, tu ne peux comprendre pourquoi Rothko est si génial. C'est Pinault qui l'a dit, en entassant ses cochonneries dans un des plus beaux palais vénitiens. Il faut l'éduquer, le public !"

Et là aussi, que d'argent perdu, que de trésors du grand duché... Il ne s'en remettra pas, de cette transformation de l'art en pur actif mobilier... cela lui apprendra.

J'en termine avec Andersen : si j'en informe quelqu'un, du contenu du conte et du reste, il va prendre un air triste ou faire la moue. C'est bien des temps qui coulent : la vérité n'illumine plus les visages, elle les fatigue. On est bien dans des temps d'acédie intellectuelle. Ou bien on me dira que c'est vrai, c'est beau, c'est bien, c'est platonicien, et qu'il faut passer à autre chose. Passer à autre chose ? Mais c'est bien le problème, ma vieille race blanche, vieux troupeaux d'avachis fatigués ! Vous voulez toujours passer à autre chose, comme des gosses mal élevés ! Car le petit vieux et le nouveau-né sont les deux pires âges de l'humanité, n'est-il pas ?

Vous voulez passer à autre chose, et il vous faut 200 distractions par jour, et vous n'apprenez plus rien, et vous n'enregistrez plus rien, et vous ne restituez plus rien, surtout !

Passer constamment d'un programme à un autre, d'une distraction à un autre, c'est le meilleur moyen justement d'en rester au même point ! M'en aura-t-on parlé de la pollution finale depuis que je suis né ou du machin des retraites... pour aussitôt passer au tiercé au people et au reste. Et puis pour ne rien faire.

Lorsque vos ancêtres ne passaient pas sans cesse d'une inactivité à une autre, ils restaient mariés. Ils restaient jardiniers. Ils restaient humanistes, médecins, et ce de père en fils. Ils restaient aussi militants ou chrétiens, pas des évangélistes d'un quart d'heure. Ils étaient baptisés à vie et pour leur descendance. Ils restaient aussi communistes, socialistes, nationalistes, ils restaient père aussi et leurs enfants leur devaient le respect, c'est même écrit dans les dix commandements que l'on cite comme Dostoïevski, sans y rien reconnaître.

Voilà pourquoi j'en termine à nouveau avec Andersen. C'est une illustration, c'est une métaphore, mais je voudrais qu'on la médite, et qu'elle garde son poids, qu'elle s'enracine dans votre terreau de pensée, et que vous y pensiez bien. On vous a floués, et vous avez tous collaborés, sauf des gamins que l'on aura envoyés dans des centres de correction ou des écoles américaines pour réciter les litanies salopes du politiquement correct.

Appliqué à notre époque, je vois une bonne illustration pour le conte d'Andersen : Margaret Thatcher. Je suis plutôt réactionnaire, et c'est pourquoi je reconnais mes bons ennemis. Ils sont de mon bord, ils ne sont pas de l'autre Debord... Gardez-moi de mes amis, mes ennemis je m'en charge... Il m'aura fallu du temps pour comprendre cette recommandation, comprendre d'où venait le mal. En tant que Bohemian Tory, expression que je préfère de loin à celle d'anarchiste de droite, je sais maintenant sur qui vider mon chargeur.

Lorsque les conservateurs sont arrivés au pouvoir, on sortait de deux ou trois décennies bien de gauche en Angleterre. Cela avait donné du bon cinéma, les meilleurs programmes de l'histoire de la télévision, deux décennies prodigieuses en matière musicale même classique, et cela avait donné aussi les plus belles voitures du monde, et les roadsters, Austin Healey, Lotus, MG, Aston Martin et j'en passe.

L'Angleterre était encore celle de la verte vallée, des mineurs, des limousines, de la poésie celtique et de la créativité originale.

En dix ou vingt ans, Thatcher et ses tisserands ont défait tout cela : culte du fric, spéculation immobilière, immigration à tout crin, guéguerres ridicules, alignement canin sur l'Océanie, règne de la vulgarité et des pouilleux venus de tous les Richistan du monde. A la place des Beatles les spice girls, de Burgess Harry Potter, de Patrick McGoohan les acteurs queers des séries câblées. Cet effondrement est bien sûr le résultat de cette politique d'extermination culturelle et économique. En stalinienne de droite, la dame de fer, ainsi baptisée par la regrettée agence Tass qui s'y connaissait en destruction de koulaks, a liquidé la classe ouvrière, abruti la classe moyenne, et aspiré dans son tourbillon d'imbécillité crasse et vulgaire la classe riche, devenue subitement milliardaire. A la fin des années 80, plus personne n'est capable que de faire des remix. La chute du mur n'est pas la fin de l'histoire, la fin de l'histoire c'est Thatcher, la dame de fer rouillé. Et trente après sa "révolution conservatrice", comme disent mes compères crétins de droite, l'Angleterre est ruinée, endettée, tarie, tarée, exsangue. Et elle n'est plus créative. Le plus beau est que comme Reagan son vieux compère, Thatcher finit sous le charme d'Alzheimer, comme si ces deux vieux beaux avaient eu comme châtiment le droit de perdre la mémoire pour ne pas voir l'aboutissement de leurs douze vilains travaux.

Les débuts des deux vieux compères, Messire Renard et sa Dame, ne furent pourtant pas des fameux, s'ils furent des plus chanceux. Thatcher put conduire sa liste aux élections pour une voix aux communes ; elle dut sa réélection aux pingouins des Malouines, et au fait que Mitterrand avait donné les codes des exocets à la marine anglaise ; ensuite le boom immobilier fit le reste, jusqu'au krach suivant. Reagan lui eut plus de chance avec la balle d'Hinckley, ami des inévitables Bush. C'était l'époque où il était de bon ton de tuer quelqu'un de célèbre : le pape, le président, le chanteur rock, le ministre giscardien ou suédois... Reagan eut encore plus de chances avec la grève des contrôleurs aériens ; i les fit remplacer par des militaires, et il n'y eut pas d'accident. Nostalgique moi-même de la chose et des choses militaires, j'ai pu constater que c'était le seul corps encore sérieux en Amérique, s'il ne l'était plus en France, dépecé par le gaullisme et le giscardisme en mal de septième compagnie.

En 1982, ce fut le coup du siècle. Paul Volcker fit monter les taux d'intérêt à 20% et nous eûmes une crise sans précédent. Le coup de semonce était destiné à juguler l'inflation pour, nous dit notre maître Hiram, le bon Jo Stieglitz, favoriser les prêteurs. Exit Jésus, restent les marchands du Temple. La même année nous eûmes l'opération Paix éternelle en Galilée dont les Palestiniens et le Moyen-Orient ne se sont toujours pas remis... Et les mêmes qui peстераient à vie contre terrorisme peстераient à l'envi contre le socialisme.

A l'époque d'ailleurs, on pouvait se loger encore en France ; je parle de cette époque antérieure à la désinflation monétariste. Une maison valait 400 000 francs sur la côte d'usure, quand elle en vaut un million d'euros aujourd'hui. Un jeune salarié se logeait convenablement à Paris : pour 2000 francs, on se dégotait un

30m2. Ensuite nous eûmes l'euro, monnaie monétariste destinée à nous ruiner avant de ne plus rien valoir, et c'en fut fait de nos peu chères vies... Comme disait un autre gars de la bourse de mes amis, conservateur et jouisseur, nous allions enfin avoir des prix de marché : ne plus être payés quand cela n'intéresse pas le marché (salarié), être explosé quand cela intéresse le marché (le foot, les droits télé, les forfaits...)

C'est à cette époque donc, dite du monétarisme que les prix décuplèrent. Tant pis pour ceux qui n'avaient pas eu le temps ou surtout l'âge de prendre le train en marche. Ils venaient trop tard. C'est cela être jeune aujourd'hui, grâce à Reagan et au monétarisme : c'est être venu trop tard sur le marché du travail (génération 1000 euros comme on dit en Italie), de l'immobilier (génération 10 000 euros le mètre carré) ou de la culture (pas de Karajan, pas de Pink Floyd, pas de Jacques Brel, juste des jeux en ligne...). Jusqu'aux années 70 on avait d'ailleurs le culte de la jeunesse, du dynamisme, du progressisme, du jusqu'aboutisme et du reste. Après c'en fut terminé : nos seniors bio et light abonnés à vie aux canards bourgeois postmodernes ou à côté sud empilent leurs millions et brûlent leurs calories. Les jeunes, euphémisme servant à désigner les voyous maghrébins ou africains des banlieues ne sont pas les bienvenues. Le malthusien de service ne les a pas invité à son banquet de la nature à 800 euros TTC, comme dirait le bon sir Thomas. Cette haine radicale, cette haine panique de l'harpagon, du vieux rapiat de la finance, de l'immobilier ou des bureaucraties postmodernes est sans équivalent dans l'histoire ; il faut remonter à Henry VIII qui faisait pendre tous ses mendiants pour trouver l'équivalent du reaganisme, de ses 25 000 morts annuels, de ses trois millions de prisonniers politiques ou presque, de ses campagnes de terreur planétaire. Et pour trouver aussi un vol semblable de richesses aux classes pauvres et moyennes. Henri VIII avait volé les richesses de l'Eglise pour en pendre les protégés. Avec Ein Reich Ein Volk Ein Volcker, Reagan a ruiné tout son monde. Tout cela pour mener, lui et ses séides clintoniens. Détroit la capitale de l'automobile américaine où les ouvriers arrivaient au turbin en avion parfois, est à mille dollars du mètre carré. Chapeau l'artiste.

François Jacob faisait remarquer un jour qu'on en veut toujours aux savants, et d'une manière un peu sotte : il a bien raison. On ne peut en vouloir à Kalachnikov ou à Oppenheimer de leurs grands talents ; ni à Gutenberg d'ailleurs. Ce n'est pas lui qui traduit la Bible en allemand, c'est Luther. Et ce n'est pas lui qui demande aux barons de tuer les paysans révoltés, c'est encore Luther. Il faut plus se méfier des hommes d'idées et des hommes de plumes que des ingénieurs, s'appelassent-ils Ferdinand Porsche. Ce n'est d'ailleurs pas la clientèle Porsche qui s'est montrée la plus rancunière, alors que tout le monde a voulu buter les écrivains collabos. Que d'honneur !

Tout ceci pour dire que les intellos fous du néolibéralisme nous ont fait plus de mal que de bien, et que ces vrais idiots utiles ont abattu l'occident et la race blanche comme personne dans l'histoire, pas même Hitler ou Gengis Khan. Les néocons qui ont ruiné l'Amérique pour ses expéditions à trois dinars, les abatteurs du fisc

qui nous expliquaient que trop d'impôt tuaient l'impôt, surtout celui des milliardaires, ou cet Hayek survolté qui demandait vingt ans de thachérisme de plus (je me souviens avoir lu cette interview dans The Independent, publiée en 1987, et j'y suis encore) pour sauver l'Angleterre. Comment le vieux crapaud pouvait-il faire l'éloge d'un tel pouvoir ? Et tous ces ahuris du libre-échange, qui a fait s'écrouler toutes nos barrières douanières, s'écrouler toutes nos usines, disparaître toutes nos campagnes dans un flot de sang impur, le nôtre, ne se rendent-ils pas compte, ces Amalécites de Prisunic qu'ils ont détruit toute notre Cité ? Le pire est que ces crétins n'ont pas œuvré par intérêt, bien souvent. Ce sont des escrocs plus habiles, des maffiosi internationaux, des oligarques bien dressés au droit et à la politique qui ont levé les milliards volés partout aux peuples. Mais c'était plus fort qu'eux : comme le sagouin qui félicite Soros de montrer qu'un gouvernement, c'est-à-dire 10 ou 60 millions de personnes, a tort ; et que Soros qui pèse vingt milliards de dollars a raison contre tout le monde parce qu'il est riche et que les autres sont moins riches... Et quand c'est Goldman Sachs qui conseille les Grecs pour leur dette, et Goldman Sachs qui organise la spéculation contre cette dette et contre la monnaie et la survie de 500 millions d'européens, ce sont les dix milliardaires de Goldman qui ont raison et le demi milliard d'européens qui doit crever ! IL faut être un sacré sagouin, ou pour mieux dire un idéaliste sans pareil.

J'étais monté un jour à bord du train d'Agua calientes pour le Machu Picchu aux côtés d'un individu dont je tairais le nom, un as de la bourse qui n'avait fait fortune qu'au forceps, c'est-à-dire aux stock-options (les bons coups n'existent pas : il n'y a que les "ententes qui décident de tout", comme disait mon Debord si bon et oublié). Nous observions la qualité minable du train privatisé et de sa ligne de chemin de fer, lorsque mon bonhomme de neige dit : - Moi, je trouve normal que les actionnaires les (il ne se considérait pas comme un passager), traitent comme de la merde. Ils sont là pour s'en mettre plein les poches, et puis basta.

On comprend là encore l'humanisme des privatisations. On brade les trésors publics que l'on régale aux copains, on coule tout et on se partage les gains qui restent. "L'important me disait le même saligaud à l'époque, ce n'est pas que je sois riche, c'est aussi que tous les autres soient pauvres." L'Internationale des Nouveaux Riches sera le genre humain. Le même zigoto me parlait deux ans plus tard d'investir dans l'immobilier en Floride ou bien sûr de développement durable, vibromasseur des banquiers de la City...

Je ne plaisante pas sur la volonté homicide ou génocidaire des néolibéraux et de leurs sicaires. Il y a eu les dix Irlandais tués par Thatcher et la faim dans leur prison de Maze (vous vous rappelez, Bobby Sands ?), il y a eu les 500 000 jeunes américains morts violemment de 1980 à 2010, il y a eu aussi le génocide irakien, sans doute voulu pour mettre au point un programme de dépeuplement qui avait fait ses preuves durant la seconde guerre mondiale. L'Irak, pierre d'angle de la Kaaba, et préposé aux châtiments exemplaires : les peuples allogènes en ont fait dans leur froc, et ils ont cessé, les musulmans de faire des enfants, que ce soit en Algérie ou en Iran, où l'indice de fécondité est inférieur au 2 fatidique, et même



inférieur à celui de la France, pays d'on ne sait où. Concernant les jeunes blacks américains, je renverrais aux théories "freakanomics" de Steven Levitt, qui explique que c'est la surabondance gratuite des avortements pratiqués sur les jeunes mères noires célibataires qui avait finalement fait baisser la mortalité des jeunes nègres. Ceux-ci, les survivants donc, peu rancuniers du fait, ont élu un Obama trouillard descendu d'un cocotier hawaïen, peu au fait de l'histoire et de la sociologie, et décidé à obéir aussitôt au pouvoir en place, celui des héritiers de Volcker, Greenspan, Geithner, Netanyahu... et consorts. Il faut sauver le système, il faut manger les enfants du capital pour leur garder un père. Un monde en banque, ne voyez-vous pas cela ? C'est comme la presse Dassault qui nous demande de liquider le RMI, le SMIG ou l'impayable ISF, alors que l'avion Rafale de la famille a coûté soixante milliards de francs (ou d'euros?) au contribuable. Mais le contribuable, comme disent toujours les Américains, n'est-il pas la seule ressource inépuisable ? Trop d'impôt tue l'impôt, mais trop de libéralisme ne tue-t-il pas le libéralisme, camarades capitalistes, qui trouvez les pauvres toujours trop riches ?

Le comble de la vieille race blanche, des Gollums qui infectent cette planète fut atteint au moment du deuxième génocide slave, pratiqué dans les années 90. Moins vingt millions d'habitants en zone soviétique, surtout en Russie et Ukraine, pour justifier les théories néolibérales, les vols des oligarques proches du pouvoir eltsinien, pour justifier aussi les thérapies de choc et les programmes de privatisation en accéléré. Je me souviens d'un article goguenard des ordures de Newsweek sur le fait qu'il ne fallait pas être un "white male" en CEI ou équivalent. Sans doute valait-il mieux être une femme pour être exportée comme esclave sexuelle à Miami ou Tel-Aviv... Quand il s'agit de ce type de génocide, les journalistes ont toujours pris l'habitude de prendre un ton goguenard. Napoléon avait ses grognards, nous avons nos goguenards... Vingt millions de morts dont on n'entendra pas parler. Mais ne fallait-il pas payer un tel prix pour célébrer la chute du Mur, la naissance du libéralisme et de la démocratie à l'ouest, ne fallait-il pas un petit sacrifice humain, quelques armées de Pharaon englouties pour aider au passage de la mer Rouge ? On y est, de l'autre côté de la mer rouge, on y est avec les conservateurs, avec les libéraux, avec les démocrates, on y est, et on y est en crise. A quand le prochain petit sacrifice humain, à quand le prochain sommeil vert qui évitera d'affoler les ordinateurs des messieurs des marchés, si attentifs à nos dettes folles qu'ils ont eux-mêmes concoctées ?

Le plus fantastique est que tout cela s'est exécuté dans l'indifférence générale. Et là on atteint un deuxième stade, orwellien, dirons les ignares, ou dostoïevskien, dira un journaliste du New York Times. Les gens en occident ne savent pas s'ils sont vivants, remarquait Soljenitsyne au sortir du Goulag, où ils devaient nécessairement plus l'être, car là il faut avoir envie de survivre, alors que dans école de banlieue ou le métro parisien, il faut en être déjà à un stade célinien...

J'ai travaillé brièvement dans une école parisienne privée. Le directeur, un agrégé de philo, pied noir décalé et rigolard, me déclara un jour que le niveau avait baissé à partir de 1980, quand la politisation de la jeunesse avait baissé. Et de me conseiller, l'œil malicieux, d'arrêter de lire Libé et de me mettre à lire l'Equipe...

J'ai parlé déjà du mitterrandisme. A la même époque on commence à parler de l'ère du vide du dénommé Lipovetsky, autre agrégé de philo. On avait connu Kojève, Koyré, Sartre, Camus, on avait une nouvelle génération de philosophes disons plus consuméristes ; haïssant nation et tradition, comme toujours ; mais aussi les marxistes, mais aussi les soixante-huitards, qui pourtant –je parle des philosophes – se tenaient un peu mieux, tant du point de vue de style que des idées.

A la même époque, et disons-le, d'une manière instantanée, les jeunes sont devenus cons. On avait eu le beauf, on avait eu le vieux con, on connaissait d'un coup alors le senior bio comme un dieu, et le yuppie light et végétarien, et le jeune con, élevé comme une punaise, cultivé comme un pissenlit, fini à la vache qui rit par sa mère liftée et recasée, et bon à rien sur le marché du travail. Par contre doux comme un agneau quand il s'agissait d'idées. Pas sartrien, pas marxien, pas machin... Antilepéniste à ses heures perdues, bien tondu, bien pressuré par le système des vieux néo, mais totalement, mais miraculeusement soumis. Un musulman sans Allah, comme nous l'avait promis Nietzsche quand il nous disait que le désert progressait, et que malheur à qui recèlerait des déserts...

Dans le même temps ces jeunes désintéressés de la politique allaient se désintéresser de la littérature aussi, de la musique classique, de l'histoire de l'art, mais aussi du rock, de la nature, du sport d'équipe, des choses militaires, des bagnoles, de l'aéromodélisme et j'en passe. Le jeune papa était près à torcher son gosse aux ordres de sa femme, à payer dix mille du mètre sans sourciller et à se conformer aux slogans publicitaires. Un jeune comme ça, on en fait tous les mille ans ! De toutes manières il aurait pu plus mal finir. Je me rappelle ces lignes hallucinées du grand Ségur : parlant de son époque de merde, 1800, il écrit : "Toute croyance était ébranlée, toute direction effacée ou devenue incertaine ; et plus les âmes neuves étaient pensives et ardentes, plus elles erraient et se fatiguaient sans soutien dans ce vague infini..." Bref, le mal de vivre, que Napoléon allait exploiter à l'envi sur ses champs de bataille. Ici c'est le capital qui s'est éclaté avec cette chair fraîche, lui, l'Europe et ses bureaucraties putrides qui n'ont plus considéré la jeunesse comme un modèle, comme une statistique ou une menace marginale, à condition qu'elle fût bronzée.

Les années 80, c'est déjà une jeunesse hébétée, mais c'est aussi Apple et son nardinateur à 666 dollars, ses claviers lubriques et sa souris ludique. Les années 2010, c'est encore une jeunesse à l'ipod, plus ignare, moins ambitieuse, moins éclairée au sens des Lumières justement. Une armée d'âmes neuves prêtes à être changées ou dévissées comme des ampoules. Il n'est que de voir cette danse macabre, cette sonate des spectres de la jeunesse avachie déambulant lourdement dans toutes les rues de ce plus petit des mondes possibles à la recherche de son contact Facebook ou de son meilleur game... Le jeu veut dire aussi gibier en anglais, et cette jeunesse, Dieu sait mon Dieu qu'elle s'est fait calculer, y compris pour sa retraite qui n'aura rien à envier à celles de Russie (la française et l'allemande, plus terrible encore). Cette jeunesse qui ne sait rien sur rien ne sait même pas qu'elle doit payer comme les clients de Madoff des retraites qu'elle ne touchera pas. Mais elle s'en fout tant qu'on la laisse jouer en ligne. Pour rester en touche avec les

années 80, j'ai un petit peu cru aux hackers à cette époque, on nous présentait l'informatique comme une chose si facile. Mais la jeunesse s'est bien calmée, et son inculture programmée par l'école, l'université, le pouvoir et le capital, l'aura bien conditionnée à ne plus vouloir savoir, ou, à défaut, à s'en foutre aussitôt.

Ce déclin de la jeunesse aura eu le paradoxal mérite d'être à la fois quantitatif et qualitatif. Jamais il n'y a eu dans l'histoire du monde, en tout cas "occidental", aussi peu de jeunes, et jamais ils n'auront été aussi creux, aussi vides, aussi faibles. On est à un enfant partout, Chine y compris, à moins de deux ailleurs, Amérique du sud et "monde arabo-musulman compris". Il n'y a que les noirs subsahariens qui tiennent le coup, qui seront bientôt deux milliards et l'on comprend qu'ils méritassent toute l'attention de la cinéaste du führer. Peut-être pas des intellos, mais les jeunes du führer non plus, mais ils sont beaucoup, et quelle santé, ils sont énormes ! Vive l'ordre noir à venir. Tous les salauds de Davos qui ignoraient l'Afrique sur leur carte il y a encore quelques années vont avoir du souci à se faire. Je vois l'avenir pointer comme cela : ce ne sont pas les vieux blancs dégénérés et stériles qui iront comme Madonna faire leur marché aux enfants au Mozambique ou en Angola, pays à 10% de croissance annuelle, ce sont les Africains pleins de pitié qui viendront adopter un vieux grand-père chez nous, une mamie Nova plein de bonnes intentions, et dont ne voudra plus sa caisse de retraite ou sa maison aux grands soins...

Il n'y aura donc plus de jeunes. Soit. On pouvait penser qu'au moment où la jeunesse de nos petits Poucets rêveurs sur ordinateur ou écran plat allait être dévorée toute crue par le vieil ogre bio, la sorcière aux pains d'épices, elle se révolterait : que nenni. Pour se révolter, il faut avoir lu Lénine, Rousseau, Nietzsche ou Sorel ; ou même Jack London ou James Oliver Curwood, qui ne donnent pas forcément envie de fonder un parti fasciste ou bolchevik mais peut-être de foutre le camp, d'aller se faire voir ailleurs pour ne pas se faire bouffer ici. Quand on n'est bon qu'à jouer, comme maître Pinocchio dans son île aux ânes, on n'est bon qu'à se faire baiser. Et l'on se fera baiser, parce que le système est comme ça. Il a compris depuis trente ans que le salarié a peur de lui, ce n'est plus le système qui a peur du salarié. Le rebelle fait mauvaise impression, le rebelle fait déprimé. Donc le système peut avancer, et sa cour d'abrutis de vingt ans tentés par la Ferme, si bien nommée, ou son île de la tentation l'est bien aussi.

On me dira que je dramatise, que la jeunesse est formidable, que cela a toujours été comme ça. La ferme, j'y reviendrai. Je pense à deux arguments de poids, comme on dit aujourd'hui : l'adoration des crétins. Elle n'a jamais été si grande, elle n'a jamais été si complète, ni même permanente.

Dans les années 80, je me souviens d'une mode, d'ailleurs venue d'Italie, comme la télé porno et Berlusconi, l'Italie machiavélique ayant toujours été le laboratoire du Mal ou de la postmodernité, en tout cas d'une expérience ahurie, imbécile, entre Dolce&Gabbana et Prada, entre Garibaldi et Mussolini, entre le sable et la mer croates : infatigable Italie.

Bref, je me souviens de la mode de la dénonciation du crétin : elle était faite par deux écrivains de roman noir italien, sans doute pédés, et bien à droite, les

dénommés (à l'époque) Fruttero&Lucentini, mais attention. Le crétin en question n'était pas un milliardaire abruti qui payait Beyonce ou Jennifer Lopez la demi-heure. Le crétin en question n'était pas non plus un adorateur des feuillets consuméristes et bellicistes qui passaient sur TV5 ou Canale cinque, pour demander de déclarer la guerre au reste du monde non occidental. Le crétin en question était et reste encore l'intellectuel de gauche, l'universitaire encore lecteur de Marx, Sartre ou Camus.

Je n'ai pas un immense respect pour Camus, Sartre ou le reste, simplement je constate : la culture Thatcher, la culture Reagan, la culture Chirac mode 86-88, au-delà de ses idiosyncrasies, comme disait Nietzsche, ne demandait, comme l'usine de Charlot dans les Temps modernes, que de la nullité : et elle réclame, et elle se réclama puisque le grand métissage voulu par la Capital n'avait pas lieu assez vite, du Michael Jackson. Là, ils avaient assez de place pour se faire une place au sommeil, des yachts de cent mètres, un nègre chanteur et métis blanchi, un Mozart néo, poussif et pédophile, et destiné à rendre enfin tous les enfants heureux du monde dans le grand marché consumériste et grabataire. Le rêve du capital : tout sauf l'intello de gauche, qui lui-même ahuri se prêtait à ce jeu. Il s'en voulait d'avoir défendu le goulag ; il oubliait le reste, les concerts, la jeunesse, le sport, les festivités stalinienne, et puis l'éducation. Car ne pas soumettre la jeunesse à l'avarice des pères patrons, ce serait une définition du communisme. Chaque fois que je suis passé à l'est, j'ai toujours été frappé par cela, cette beauté, cette culture, cette simplicité éclatante de la jeunesse, sans savoir si c'était le mérite de ces races qui expliquait cela, ou bien le mérite même de ce qu'il faut bien appeler, pour irriter Trissotin, le soviétisme. A la jeunesse des concerts classiques et des olympiades correspondait la jeunesse de type rock british, sourde et décalée, punk et nihiliste, ou bien déjà trop vieille adoratrice du fric, de la brutalité africaine ou bien du ballon rond.

J'ai parlé de crétins : allons droit au but, avec des pièces connues de tout le bas monde. Je pense à OSS 117, crétin recyclé des années 50 et 60, estampillé facho, avec un rien macho et un zeste de racisme. Mais rigolo. C'est lui l'icône pop des années 2000, puisqu' Astérix est mort et que Lucky Luke à la sauce Dujardin, cela fait aussi démodé. Si l'on veut d'Avatar, il faut encore se contenter des jeux vidéo et de l'inévitable console (j'adore ce mot...). J'avais vu le film de retour e France après un long séjour aux confins de ce monde qui n'en a plus (de confins : il est minuscule, il est réduit à la portion congrue, tout est pareil et désossé). Et j'avais cherché les raison du succès : le retour du refoulé ? Une nostalgie coloniale ? Une petite revanche misogyne ? Une subtile dénonciation des Gaulois de souche toujours prêts à bondir pour le Maréchal ? Une nostalgie (même chez les jeunes !) de la société spectaculaire et consumériste des années 50 ?

Mais non ! Une simple adoration de la connerie. Quand on élit et réélit des Bush, des Gordon Brown, quand on se fie à des Papandréou, à des Trichet, à des Duisenberg, lui-même mystérieusement mort au bord de sa piscine du Luberon (un sacrifice humain? Encore un ? La démocratie est insatiable depuis 1789), quand on

idolâtre les footex les plus ennuyeux du monde, les Domenech, les Boy's Bands, les Experts, les je-ne-sais-quoi encore, on ne peut que s'esclaffer et surtout se reconnaître dans le Dujardin national, si représentatif de l'électeur UMP ou néo-socialo... Le stultus post historique est aussi très content de lui, comme la société. On n'est jamais assez premier degré.

De même les Blondes : on pourrait crier au machisme, au racisme antiblondes (les femmes se teignent toutes les cheveux, ce serait plus dur), on pourrait dénoncer le machiavélisme revanchard de la caste masculine, mais que fait Gisèle Halimi (Gisèle qui ? dirait la Blonde...). Que nenni, on s'esclaffe ; et si blonde ne sait pas comme Don Juan (le DJ ?) que deux et deux font quatre et quatre font huit, on dit, comme si on allait réélire le même analphabète (le mot sonne comme un formule de magie noire, par ces temps qui courent), le public des blondes, soit le public tout court demande : - Qu'on lui laisse un autre chance ! Qu'on lui laisse une autre chance ! La stupidité crasse est l'étalon-or de notre société. Moins notre monnaie vaudra d'or, plus la bêtise montera, entre nos faux dollars et nos bons goguenards.

Certes l'éloge de l'idiotie, non plus de la folie - on n'est pas au siècle des humanistes, je crois que même un partisan de McCain ne me contestera pas ce point -, n'est pas créateur de richesses. Il est plutôt vaporisateur. Une fois qu'il a sélectionné ses ingénieurs financiers, ses footex et ses gardiens de centres de surveillance, le monde ici-présent n'a besoin de personne, en tout cas de personnel à plus de 1500 euros l'heure. Et cela signifie que la prolétarisation matérielle, désolé messieurs du capital, rejoint la prolétarisation intellectuelle. Le grand progrès des Lumières est derrière nous, les gens étaient cultivés au temps de Voltaire ou de Rousseau, de Tolstoï ou Nabokov, aujourd'hui ils sont plats et creux. Et la montée séculaire du pouvoir d'achat, l'abandon de la vie de moujik pour la vie de sputnik, les progrès fabuleux des siècles passés sont derrière nous. C'est ainsi.

C'est Bush père qui disait le plus souvent des vérités dans sa vieille et imbécile dynastie : soit qu'il fût le plus honnête, soit qu'il fût aussi le plus sot, un peu comme OSS 117, son contemporain (c'est le cas de le dire) : - Nous avons succombé à l'économie vaudou... Nous ne pouvons avoir pour programme simplement de devenir plus gras... et nous sommes la première génération à ne pas avoir augmenté notre niveau de vie.

Ces réactions désordonnées que j'avais lues dans Le Monde du temps où Bush père avait un cerveau et le Monde des pages intérieures, ont au moins un fil rouge : la graisse intellectuelle, surtout elle, n'est pas un programme. Comme dit aussi Clint Eastwood, on ne peut passer son temps à se goinfrer d'images. L'économie vaudou est celle de la finance et de "dépecez, détruisez, achetez, ça va monter !" Et le niveau de vie qui a cédé partout en occident, c'est la constatation que je fais avec un demi milliard de Blancs pas bien malins. Bush père fait ce constat il y a déjà un quart de siècle, quand les suffrages semblent se porter sur l'oublié Dukakis. On imagine aujourd'hui, alors que là-bas l'immobilier a explosé, imploré (c'est le même effet), que le pétrole a triplé, et que toute l'économie a une base vampirique. J'ai dit que l'on pouvait bien se loger pour un quart de salaire de prof au début des années

80 à Paris, il faut maintenant un salaire de prof. Et les mêmes sagouins, et les mêmes sirènes de pompiers pyromanes du néolibéralisme de nous assurer que nous avons jugulé l'inflation. Ce qui caractérise l'utopie, la stalinienne comme la libérale, c'est qu'on ne l'atteint jamais, pas vrai ? Alors continuons, comme dans l'Enfer sartrien.

Il tombe bien, ce mot, utopie. William Gibson, l'inventeur du mot Cyberspace, fait un jour remarquer que les USA deviennent une distopie. Il parle sous Clinton, lorsque les prisons se remplissent comme les chéquiers de Goldman. Les USA se couvrent aussi de territoires protocolaires, ils deviennent victimes des dévoreurs d'espace. Le vieux pays d'obèses et de vampires, où la durée de vie diminue enfin, était pourtant la terre de la grande promesse, la Mecque (un attentat ? Ou ça ?) de l'épopée libérale, un free country, comme on disait.

C'était surtout la terre de l'épopée technoscientifique. On dira qu'ils le sont restés jusqu'à Internet. Mais que c'est terminé, et qu'il n'y a pas eu de relève, puisqu'il n'y a pas de relève à prendre. Il n'y aura plus de progrès, et surtout il n'y a plus de progrès depuis longtemps. Le genre même de la science-fiction a disparu, étant devenu ridicule. Il n'y a pas de bagnoles qui volent, de petits femmes vertes, de chihuahuas à casque à oreillette, il n'y a pas de conquête spatiale, il n'y a pas de colonies sous-marines, il n'y a rien que des petits vieux sur une planète qui s'appauvrit biologiquement. Point à la ligne. Voyez le Petit Larousse, parcourez-le. Dans une de ces éditions (car les dicos vont disparaître tous, comme le Quid et tous les livres imprimés) : il vous montre les merveilleux rêves futuristes des Verne, Asimov, Kubrick (2001, l'odyssée de l'espace ???), Clarke, Dick, etc. Ils sont tous ridicules. Il ne s'est rien passé, tout s'est même plutôt aggravé, car n'importe quelle ville à tramways de 1900 écrase en santé et en beauté nos colonies de fourmis motorisées, faussement régulées. Un à un les rêves grandioses et misérables de la civilisation technoscientifique et capitaliste, si méprisée par Poe, j'y reviendrai, ont fondu comme une motte de beurre noir dans une petit four micro-ondes.

Même les prédictions noires ne sont pas encore accomplies. Encore que je ne vive pas à Lagos, et que je ne conseille à personne d'aller vivre à Détroit, Rio ou dans le 9-3... Mais bon, on n'est pas encore dans Soleil vert ou dans Blade runner, où l'on envoie les bons en maths se faire pendre ailleurs. Chose marrante d'ailleurs, les voitures volent dans ledit film qui prévoyait quand même une "asiatisation" du monde. Il faut dire que la Chine ou l'Inde avant la révolution industrielle et la destruction de leur économie par l'inévitable Angleterre, représentaient les deux tiers du PNB mondial, comme l'avait montré l'historien Paul Bairoch.

Mais enfin... 150 ans après le moteur à explosion, on y est encore. 50 ans après le Boeing 747, on y est encore. 50 ans après l'ordinateur, on est encore entassés dans les bus, les bagnoles et les embouteillages. De plus en plus de bus d'ailleurs, puisque l'essence coûte trop cher par tête ; et que comme on n'acquitte pas le prix du sang... Le seul progrès technique aura été celui des gadgets, et cela se comprend : c'était le plus économique pour un système qui crachait sur la science, crachait sur la culture, crachait sur la recherche, crachait sur tout ce qui ne rapportait pas

immédiatement vingt fois sa mise. Le capitalisme d'Harpagon marié à celui de Don Juan n'est pas celui du progrès. Et l'on comprend pourquoi tout le monde se réfugie dans le cyberspace de Gibson : si autour de nous, tout tourne à la distopie, à l'exception mettons des parcs nationaux, il faut se réfugier dans son jeu vidéo ou se faire absorber avec toute sa graisse, son vide et son souffle creux dans les entrailles électroniques de son téléphone portable. On aura eu de la science-fiction grâce au capitalisme de catastrophe, mais de la science-fiction invisible, comme celle des tisserands de notre cher grand-duc.

Je suis intarissable sur Andersen. Je le mettrai à toutes les sauces, en plus c'est un conte pour enfants, donc je me mets à la portée de mon lecteur. Nietzsche, le grand penseur de la technique, voulait aussi que l'on se réveillât comme un enfant. Il faut les frapper maintenant, comme dans la Grande Lessive, pour les arracher à leurs jouets si absorbants, jouets qui les privent de monde réel, ce monde que l'on a pour l'essentiel fait disparaître.

Les tisserands font donc disparaître toute la richesse visible au profit d'une richesse invisible. Il faudrait en savoir plus sur la notion magique d'invisibilité, et une fois de plus d'ailleurs Odin ou Gygès nous en apprendront plus que Superman, Spider Man et toute leur clique... Actuellement nos tisserands donc font aussi disparaître matériellement la culture.

Un de mes éditeurs me l'annonçait, d'ailleurs sans être lugubre (il allait prendre sa retraite !) : les producteurs de biens culturels allaient disparaître, autre dommage collatéral, effet pervers, comment on dit déjà, de la Nouvelle voie initiatique.

Entrez dans une Fnac : il n'y a plus de rayon de littérature générale, plus de littérature anglo-saxonne, slave, italienne, allemande bien sûr... Nabokov surnage à côté de Musso, Stendhal côtoie l'honorable Danièle Steel. On voit par contre des pans entiers de littérature policière et noire (c'est le genre littéraire de l'Apocalypse, et ce depuis Balzac, Poe ou Dickens, je m'en expliquerai), de littérature de vampirisme, si caractéristique du système financier actuel – et des tisserands d'Andersen -, et bien sûr de littérature canine ou de développement personnel. Comment aller mieux, se sentir mieux, quand on a perdu son job, son mec, que les gamins sont partis, absents mentalement, qu'il ne reste que quinze mètres carrés pour vivre, une place de parking à 300 mètres, et qu'il ne faut surtout pas faire la révolution, parce que cela ferait passéiste, vieux ringard ébréché ?

Voyage au bout de la FNAC. Après les rares Folio à deux euros, on se dirige vers le rayon cinéma DVD. Et là, il n'y a plus rien, ou presque. Tout le monde pirate ou télécharge, sauf les produits bien protégés (et encore...), et là commence la grande braderie, comme à la fin d'Apocalypse now, quand dans la débandade yankee, on régale tout le monde, y compris l'indigène. Dans les bacs poubelles de la foire à Pinault, on achète par gousses de cinq ou dix des produits prestigieux, passéistes ou des opus moyens, pour vingt euros l'ensemble.

La musique elle a virtuellement disparu. Certes il n'y a plus rien à écouter depuis belle lurette, mais tout de même on croyait au patrimoine : exit le classique, le jazz, les sixties. Ne reste que la poubelle aux bonnes affaires et, comme des clochards

des temps post historiques, on fait notre marché. Pour le reste, on ira rêvasser sur Youtube, en achetant des actions Google, boîte destinée à remplacer le monde. C'est d'ailleurs sur Google books que l'on trouvera ses vieux classiques. Mais qui lira Stendhal en ligne ?

Ce n'est pas cela le plus grave. Qui va vivre en vendant des livres ? Sans support matériel, dans tous les sens du terme, peut-il y avoir des écrivains, des musiciens ? Un cyber crétin qui exhale son ego aigri sur le web ne sera jamais un créateur. C'est un typographe qui déblogue. Plus personne ne joue d'un instrument de musique, ou une petite élite destinée à disparaître. Chaque fois que je me rends au concert, je vois mon pianiste intermittent du spectacle vendre à la pièce ses enregistrements devenus introuvables. Vingt euros la pièce; Nous avons connu les temps plus glorieux de Gieseking, Rubinstein, Samson François... Ici tout disparaît, comme dans une apocalypse grise. Et qu'on ne me fasse pas que cette destruction de matière est un changement de forme. C'est un début de mort, comme dans le conte de la cervelle d'or. Pas de cervelle, pas de vie, c'est compris ?

On a dématérialisé le monde, la monnaie, la culture, tout le reste. Là, pour le coup, je me rappellerai la fable de la cigale. Il fallait un toit, il fallait une bibliothèque à l'heure la plus silencieuse où le capital rend l'obtention de l'une et de l'autre impossibles. Les vierges folles, celles qui n'ont pas d'huile pour leurs cierges, restent à la porte du paradis. Il est gentil, Jésus, il est cool, Jésus, pour la société actuelle, mais il exige quand même parfois quelque chose. D'ailleurs quand il voit les marchands du Temple, il s'approche tranquillement, calcule son coup, tresse sa corde, et leur tape dessus jusqu'à tous les chasser. Si nous avons eu quelques combattants à temps...

Je conclurai le présent mouvement par mon éternel Andersen, et un peu aussi par la vérité si je testemens : My tisserand est riche, mon tailleur aussi. Mais moi je suis pauvre comme Job ; d'ailleurs des Jobs on n'en a plus. Ils sont partis en Chine où l'immobilier a décuplé. La terre promise, ça n'est pas pour les pauvres, et l'arche à cent millions non plus.



## Deuxième mouvement

### De la Fin de l'histoire à la paix des méninges

Quand on va à la plage, certains y vont encore même si ça fait pauvre et sale, on se rend compte d'une chose, liée toujours à notre bon vieux vieillissement. Les gens ne font rien. Ils s'étalent, ils s'endorment, ils s'enduisent d'huile. J'aime qu'on m'enduisse d'huile, dit toujours OSS 117, qui du coup va passer pour gay (apparemment le public ne sait plus que dans un hammam ce sont les hommes qui massent les hommes ; alors il rit, comme les blondes). Ils s'exposent au soleil. J'en ai connu une qui disait ainsi adorer son Râ, pas la souris (d'ailleurs elle avait un chat), non, le soleil.

Dans ce grand sommeil estival et maintenant éternel puisque de Caraïbes en sida on peut bronzer et dormir bourré toute l'année, à coups de séjours tout compris, on peut sans doute atteindre le nirvana. Je n'ai pas toujours cru à tous ces mystiques hindous qui s'accommodent d'un tas de boue, et par paquets de millions se déchaînent pour un dieu au nom incertain. On toujours prétendu qu'ils atteignaient un niveau sidéral et mental, un peu comme Superman, mais a-t-on les moyens de vérifier ? En attendant les cours de la bourse de Mumbai ont dû monter bien plus haut que nos extatiques rêveurs et nos grands paresseux.

Mais notre occidental moyen, notre bien oxydé, peroxydé, bon teint, blond et bronzé, musclé ou métrosexuel, notre réalisé bien vivant a atteint pour sa part la paix des méninges. Il n'a plus qu'à survivre ainsi pendant encore quarante ans. Je me rappelle ainsi une vision instructrice à Mar del Plata. Un vieux bonhomme assez maigre, bien âgé, avec la peau complètement brûlée. C'était Cramé contre Kramer. Il avait dû en son temps penser qu'il fallait dormir au soleil, que c'était le gage de la réussite solaire et sociale, spirituelle même. Tant il est vrai qu'une journée passée au soleil éteint en nous toute flamme, toute velléité de penser. En tout voilà un beau

moyen d'atteindre la paix des méninges. Partir en vacance, au singulier, et surtout ne penser à rien. Pour les penseurs, il y a les soporifiques. Les antidépresseurs, les benzodiazépines.

Les autres n'ont plus à lire : Nietzsche, Hegel, Marx, trop dialectiques, vive les soporifiques. Le modèle tropical appliqué à la planète qui ne veut plus souffrir s'applique parfaitement à la société posthistorique. On ne se réveillera qu'en cas de coup dur, encore faut-il être prévenu. J'ai personnellement abandonné presque tout contact avec l'information, donc peut-être qu'en cas de fin du monde, je ne la vivrais pas ou ne la comprendrais pas... Et si c'était ceux-là les survivants à la Fin du Monde, ceux qui ne savent pas que l'événement banal en somme qui se produit c'est le final ?

Il y a plusieurs moyens d'instaurer la paix des méninges : la démocratie consumériste (mais pas toujours) ; l'exaltation de la crasse ignorance (il y avait des guerres quand il y avait des idées ou au moins des convictions), la déssexualisation.

Je vais encore parler de contes de fées. Philippe Muray remarquait à la fin des années 90 que l'abondance d'hyperboles (le train à grand vitesse, la très grande bibliothèque, le très bel attentat de Bagdad) traduisait comme toujours une régression mentale mais surtout un esprit enfantin ahuri : on s'émerveille d'un rien, par les temps qui courent. Qui dit conte des fées dit abolition de l'histoire avec princesses, princes, absence de vie (ils vécurent heureux etc.), luxe à tous les étages et âpre rivalité ou appétits sexuels et monétaires inavouables.

J'ignore encore quel titre donner à ce deuxième mouvement, presque une symphonie de l'ancien monde. Je pensais l'intituler "De la Fin de l'Histoire à la paix des méninges", et voilà que je pense plutôt à la fin des sexes. Je me serais bien lancé dans une diatribe contre une Paris Hilton ou les pétasses liftées à chihuahuas. Mais on s'en moque assez comme cela, et puis est-ce une idée comme ça de s'attaquer au produit d'un système social ?

On a créé des adolescentes de contes de fées par myriades. Elles sont toutes des Cendrillon, à vouloir se dorer la pilule sur des yachts de luxe, à voyager en jet et s'habiller Prada (pour les plus pauvres). Comme les sœurs de Cendrillon elles estiment toutes bien le valoir et se disent tout de go: "Pourquoi pas moi". On oublie simplement que quand on veut être princesse, il faut supporter de l'être. Au quotidien, c'est dur d'être quoi que ce soit. La place de Dieu le père, je n'en voudrais pas, c'est un cul-de-sac, disait déjà Napoléon.

Il faut remarquer à la décharge de Perrault ou de madame d'Aulnoy que ce n'est pas eux qui ont rendu les filles comme les poupées Barbie. Personne ne les lit, on lit plutôt Musso à cet âge las. L'ipod toujours présent, le téléphone portable (vieux groupe nominal), le Blackberry, tous ont joué un rôle plus grand pour altérer la santé mentale des jeunes que la presse à imprimer de Gutenberg pour répandre les simagrées du protestantisme et déclencher des siècles de guerres civiles européennes. La fille est maintenant entourée d'un réseau de jeunes filles, comme Cendrillon autour de ses sœurs ou les petites filles de l'ogre. Les garçons sont devenus des sujets de conversation, ils ont été numérisés, idéalisés, et d'ailleurs ils

ne demandaient pas mieux. Le vide de l'homme c'est la vue, le vice de la femme c'est l'ouïe. Telle mère, tel vice. Alors on passe son temps pendu au téléphone, dans une position d'attente, un peu hébété, et on passe de plus en plus de temps sur le trottoir sans le faire (encore que...)

On les voit aussi courir comme des petits robots accompagnés ou non de leur bulldogs français (cela court mal, cet engin-là) écoutant leur musique de salon Lounge portable, et rêvant de se nettoyer le cerveau des impuretés qui pourraient le guetter. On se demande d'ailleurs pourquoi Men's health n'est pas devenu Women health. La Postwoman, puisque c'est bien de Postwoman qu'il s'agit comme il y a des néo vieux est en tous cas un programme bien présent dans les contes. Les contes ne racontent pas d'histoires. Ils n'observent pas, comme nos couillons de romanciers naturalistes, ils voient.

Et que voit-on ? Déjà la peur de l'homme. Pour le petit chaperon rouge, qui pourtant parle bien gentiment, il n'y a que des loups sur la grand-route. La prochaine fois, le chaperon se portera non pas comme un charme mais comme un grand-mère. Il faut apprendre à se méfier des hommes, sauf sur meetic où ils ne sont pas en chair et en os. L'idéalisation de l'homme en prince rejoint cette numérisation de la chair actuelle : on n'est sortable qu'à condition d'être une fois encore dématérialisé. Sinon on est une bêête...

La Belle et la Bête fournissent aussi un modèle à suivre. L'homme est une grosse bête pleine de poils, de rots, de maladies et il effraie notre jeune chevalière à la rose. Il faut donc que la femme, qui n'est faite que d'air et d'esprit, comme le pensait l'alchimiste Agrippa de Nettesheim, surmonte son dégoût pour ce tas de viande et poil... Le conte prépare ainsi une société post sexuelle de gens bien avertis.

L'image même de la bête est presque plaisante : si pour Aragon la femme était l'avenir de l'homme, le chihuahua ou la bête à poil est l'avenir de la Postwoman. On est dans une autre dimension où la bête de l'Apocalypse devient bête de la post-apocalypse, bien au-delà des plus optimistes ou pessimistes prévisions. La Postwoman d'ailleurs rêve d'être incinérée avec son colifichet à fourrure (les spéculateurs immobiliers seront contents, ils pourront récupérer les terrains des cimetières pour les vendre aux vénusiens) ou bien lui achète son sac Vuitton spécial transport pour se rendre en grand cortège à sa clinique vétérinaire...

Certaines regretteront la bête, celles qui aimaient vraiment les hommes. A la fin de son film visionnaire et malicieux, Cocteau nous donne la clé : la Belle se moque un peu de son jobard et regrette un peu sa bête pleurnicharde certes mais si poilue...

Pour leur plaire il reste encore un moyen : le chat botté. Ce bâtard de meunier (appelons-le Miller, cela fera plus british) est lui le digne fils de mère bâtarde Thatcher et de on oncle néoglobal. Il se déguise, il frappe et il tue, il ment comme un tisserand, pardon comme un arracheur de dents.

Paré de toutes les richesses et même célèbre comme un animal de la Ferme de TF1 ou un prévôt nudiste de l'île de la tentation, notre marquis de Carabas, notre Miller connu comme le loup blanc, rend la fille du roi folle de lui. Dans ce programme néocapitaliste digne de la fable des abeilles de Mandeville (Si en toutes parts le Vice

s'installe/ Le tout est un paradis véritable : même Marx n'en revenait pas !), on a tous les ingrédients du mariage people actuel...

La Paris Hilton des contes de fées est donc bien d'actualité. Il faut remarquer qu'elle n'a rien de polémique, la Paris. Son registre est plutôt comique (qu'elle est conne, quand même) et épictétique (allez voir ce que cela veut dire). Disons qu'il faut en faire l'éloge, car de quoi aurait-on l'air ? En tout cas, Paris n'est pas du tout de la guerre des sexes. Je n'ai pas dit qu'elle ou les grognasses de sa génération détestaient les hommes (elles les sautent, plutôt entre douze et quinze ans, puis restent anesthésiées, comme me disait un jeune argentin), j'ai dit qu'elles les ignoraient s'ils ne sont pas riches et célèbres, c'est-à-dire des princes. Les féministes modernes elle aimaient les hommes, si elles les critiquaient. Pas les Postwomen, plus héritières en cela des féministes postmodernes branchées sorcellerie et paganisme, dame Nature et moeurs bizarres. Elles s'amusent aussi avec leurs colifichets comme dans Tristan et Iseult, et elles collectionnent, quand elles n'ont pas de princes marchands, des colifichets de prix modique : le Vuitton, le Chanel, l'Hermès, le Gucci deviennent alors des signes de pauvreté. Tout shampooineuse, toute caissière, toute prolétaire contemporaine se doit d'arborer cette panoplie du pauvre. Pinault et Arnault habillent les pauvres, il faut que cela se sache, plus un riche ne commettra le geste déplacé de l'acheter une marque de luxe. Cela fait déplacé. Le diable roule crado en Ferrari. La pauvre s'habille en Prada. Le luxe est devenu un signe de pauvreté en ces temps prolétaires où il n'y a ni ouvriers ni enfants.

Ici encore, pas de rancune. Quand on est face à un produit bio, néo, naturel et Sthéno (c'est le nom de la sœur de la Gorgone, celle qui transforme les hommes en pierres !), on ne peut rien lui reprocher. On est simplement content de trouver sa cendrillon quelque part et de bien la garder au chaud. On se débrouillera de la prendre bien jeune, puisque, en ces temps de néo-antiquité voire de barbarie préhistorique, on peut se réclamer d'Hésiode : "Epuise une jeune vierge afin de lui apprendre les bons principes"...

Michel Houellebecq, penseur du siècle dernier, observait que le néolibéralisme (pourquoi néo ? Il est vrai que le préfixe désigne un cancer en jargon médical) avait détruit la famille parce que c'était le dernier obstacle entre l'individu et le marché. L'individu isolé consomme plus, a besoin d'un toit pour lui, d'une voiture pour lui, il n'a pas droit aux réductions, l'individu, et il a besoin de sortir plus, d'appeler plus et de se droguer plus au propre ou au figuré pour survivre, l'individu isolé face au marché. Et son Pet, son animal domestique va finir par lui coûter 2 ou 300 euros par mois. On a donc intérêt à l'isoler, l'individu, comme dans un quartier de haute sécurité, dans sa cellule payante trop chauffée et son effet de serre... Il faut donc un individu bien seul et bien soumis, comme dans un troupeau asexué, et qui ne prête pas à la guerre des sexes. Il est loin le temps des Frank Capra, des George Cukor, des Ernst Lubitsch. Il est vrai qu'à cette époque le mariage avait été remplacé par le divorce, pas par l'absence de mariage... j'imagine que Lubitsch aurait pu faire un remake inversé de l'odyssée : on verrait que toutes les filles sont folles d'Ulysse,

parce qu'il est connu, il est roi, il a du pognon, il est costaud et velu... Du coup la pauvre Pénélope attend vingt ans son mari, pendant que Calypso vit six ans avec lui, Circé deux, et que le vil coquin écoute en bandant tous ses muscles le chant serein de nos sirènes.

La société se féminise donc, juste observation faite déjà par Weininger et sans doute avant lui par Sénèque ou Montesquieu. Puisque tout est déjà toujours dans Montesquieu ou Sénèque, ou même dans Molière, le dramaturge français étant définitivement plus actuel, c'est-à-dire postmoderne que l'ennuyeux Shakespeare, entre ses précieuses à chihuahuas, ses médecins imaginaires (les banquiers, les eurocrates, les politiques...), ces avares qui ne crèvent plus et déshéritent leurs enfants sexagénaires, ces bourgeois gentilshommes qui font venir leurs coachs à domicile, et cette domesticité surtout, qui se répand un peu partout avec la prolétarisation évoquée plus haut. L'humanité de Molière est post-apocalyptique, en ce qu'elle est distraite, maniaco-dépressive, automate, vaine. Elle manque d'amour.

Chez lui, Molière donc, la famille, c'est un amoncellement d'atomes, la société un tas de courtisans, un "conglomérat de solitudes sans illusions". Les personnages jouent tous à quelque chose, ils ne sont plus rien par eux-mêmes. Même Don Juan est fatigant, rêvant de copier les méthodes des dévots pour produire du politiquement correct et harceler son prochain. Don Juan, héros de tripot et mythe bourgeois qui ne rêve d'ailleurs que de vivre à crédit et ne respecte ni Dieu ni père, sinon son créancier. Quel dommage que le système éducatif fasse tout pour nous dégoûter de Molière, que l'on rabâche depuis trois siècles sur les tréteaux et à l'école. Il ne se remettrait d'une vraie séance de théâtre-vérité, ce serait plus douloureux que du Brecht ou de l'autre idiot irlandais.

Quand je dis que la société se féminise, je veux dire qu'elle prend en grande part les défauts des femmes, plus faciles à recycler depuis Isha, comme disent mes rabbins, que les qualités (la piété, l'amour des siens, le travail domestique...) L'obsession du "people", amplifiée par l'apparition d'Internet, dont tous les portails ne se préoccupent QUE DE CELA, est déjà décrite par le penseur stoïcien : "De la curiosité provient un vice affreux : celui d'écouter tout ce qui se raconte, de s'enquérir indiscrètement des petites nouvelles (auscultatio et publicorum secretorumque inquisitio), tant intimes que publiques, et d'être toujours plein d'histoires." Le monde devient un réservoir de potins, comme chez Proust, l'information aussi avec son souci de la petite info pratique pour radasses en mal de soin, d'affect, de produits de beauté. Aufeminin.com fut d'ailleurs la plus belle affaire boursière des années 2000 (3200%, et je tirai mon vieux Yi King dessus !), Postwoman ayant réussi à cerner le cerveau humain : l'horoscope, la crème de beauté et la nourriture du chien. Et quand sur la page de gauche de son magazine Postwoman, un rien nerveuse entre ses cheveux mal blondis et son sac Gucci, a bien médité le coût du sac Chanel ou du bibelot un tel, alors elle peut se préoccuper

du sort de la femme afghane ou de l'esquimaude victime du réchauffement climatique. Et elle organise un raout humanitaire où l'on va claquer dix ou cent mille euros (ou cent millions ?) pour en récolter quarante (de dollars). Une vraie expédition à la Napoléon III... Sénèque, si critiqué dans nos manuels, évoque aussi l'insupportable obsession humanitaire de nos temps médiatiques: "C'est une torture sans fin que de se laisser tourmenter des maux d'autrui (nam alienis malis torqueri aeterna miseria est).

S'adonner à la plate misogynie a toujours été un luxe d'ours un peu solitaire ; en outre j'ai une femme d'exception ; je me tairai donc sur la classique misogynie. Mais l'industrialisation de la féminité relève d'une science sociale. On est en face d'un phénomène qui a transformé la paysanne socialisée en consommatrice sottée et exploité des vices bien humains et surtout bien féminins pour altérer l'espèce et la muer en troupeau docile. Tocqueville aussi tenait à décrire l'inquiétante "jeune fille" américaine "à l'esprit peu chaste" qui allait venir au milieu de ses cartons de lois persécutrices, de ses poupées Barbie et de ses parfums Giorgio de Beverley Hills. La femme castratrice qui divorcée allait, comme la sorcière Médée, tuer rituellement ses enfants issus de celui qui avait conquis la toison d'or, allait ainsi être reproduite à la chaîne, comme une chienne de garde et d'Hécate.

Mais là encore, je ne vois même plus de guerre des sexes. Comme la sœur Anne, je ne vois plus rien venir, même pas les frères mousquetaires venus tuer leur beau-frère à la barbe fleurie et au porte-monnaie fourni (cela lui apprendra). Car à la transformation féminine, qui d'ailleurs s'est déjà produite dans l'Antiquité romaine, il n'y a qu'à relire Ovide, Tibulle ou Propertius, a correspondu une transformation tout aussi fascinante. Qui parlera de guerre des sexes quand il n'y a déjà plus de sexes ?

Je veux dire aussi que l'homme se dévirilise. On ne les voit plus aimer ni la guerre ni l'amour, ni même se préoccuper de femmes ou de moteurs. Ils ne veulent bien sûr plus commander à la maison ou même prendre des décisions : - Tu en penses quoi, chérie ? C'est la femme qui décide, et c'est la femme qui part, comme chez les Bovary. La machin masculin, l'homoncule apparaît comme un simple travailleur spécialisé, un OS de la famille, qui atteint son heure de départ, au bout de six ou neuf ans. C'est par cycle que ça les prend. Des fois ils se barrent avec les bonnes philippines, parce qu'elles les massent un peu.

Surtout, la société numérique a dématérialisé le monde et donc l'homme et donc l'amour et donc la conquête sexuelle et donc tout le reste. Et en abandonnant les travaux des champs et ceux de l'industrie, l'homme se retrouve à égalité de malchance avec la femme puis qu'il exécute les mêmes travaux qu'elle. Demandez-lui après cela, devant son clavier d'ordinateur, sa console (sic) de jeu ou même sur son siège de bus, puisqu'il n'a presque plus droit à la bagnole, de se comporter non pas en mec, non pas en macho, mais en Vir ? Vir ou homo, il faut choisir.

Et l'on a choisi la voie de la dévirilisation comme dans la Rome impériale (réécrire ainsi le *De viris illustribus Urbis Romae* en le dévirilisant serait un plaisir de gourmet... Après les douze travaux d'Hercule, les douze travaux d'Encul ?). Ce n'est pas un hasard d'ailleurs, et je le sais de source sûre, si sur les plateaux de cinéma les actrices se précipitaient sur les derniers Viri en place, les doubleurs et bien sûr les cascadeurs... De même à Rome les matrones riches et immorales se précipitaient dans les bars nouveaux du Gladiateur, comme on nous l'apprend dans le film éponyme... A Rome justement, on avait tellement dévirilisé l'homme pour le conditionner et le préparer à vivre en insecte dans une métropole d'un million d'âmes qui absorbait le quart du produit brut de la planète, un peu comme au temps de l'Amérique de Reagan ou Clinton, avec ses 6% de population, pardon de plèbe, et ses 30% de pouvoir d'absorption du produit planétaire. On a presque l'impression que l'histoire non pas régresse mais marche à rebours, puisque l'on va sur les brisées des romains, avec les mêmes tares mais pas les mêmes talents. Il faudra mettre un therme à tout cela, dirait Astérix, qui voit déjà les dégâts du domaine des dieux s'étendre à sa forêt gauloise.

Les grosses conurbations ont toujours produit de la pédérastie. Les indo-européens, nos chers, je dis bien nos très chers ancêtres, avaient compris cela, qui laissaient les eunuques aux chinois, musulmans et autres grecs.

Sénèque : "Omnis vita servitio est". J'aime cette notion de service, j'aime cette vie de service, j'aime cette société post-industrielle, post-agricole, post-tout, cette société de la troisième vague célébrée par l'autre idiot de Töffler, et qui est la société du troisième vague.

On nous a dit : quelle merveille que les progrès de la productivité ! Fin des machines, fin du travail à la chaîne ! Gain de temps, gain d'espace, gain de culture ! Comme on peut l'observer, le "gain de temps" ne sert depuis 1950 qu'à regarder la télé, passer son temps dans les embouteillages ou les aéroports, ou à rester connecté, possédé par le démon des médias : neuf heures par jour en moyenne, pour que dans notre esprit se déverse le flot de purin de la mélodie mondiale... Moins ambitieux, ou encore plus con, en tout cas moins à la mode, le futurologue (Quezac?) Alvin Töffler a laissé tomber ses vieilles lunes du Techniquement correct pour s'adonner, trente ans après Sulitzer, à l'adoration du pognon : la révolution de la Richesse, comme si ce pitre, pardon ce titre pouvait avoir un sens.

Et l'on récolte quoi dans la société de services ? Une société tiers-mondiste, et romanisée, une société arrosée à l'Antiquité, puisque ce qui caractérise justement ces sociétés-là, c'est qu'elles sont des sociétés de services, de serviteurs, des sociétés de servus, et donc des sociétés d'esclaves. Il faut sourire tout le jour à la clientèle, la servir, "l'attendre" en étant le plus neutre possible. Il faut lui cirer les pompes.

Mais si encore on nous les cirait ! J'ai gardé de bons contacts avec les cirieurs de chaussures en Amérique du sud. Mais ces gens d'expérience, parfois froids, parfois communicatifs, ne peuvent rien contre Nike, contre les baskets. Reebok les a niqués et il ne reste au péruvien que d'aller toucher ses cent dollars dans un fast-

food globalisé (sino yankee rhino quelque chose) qui achèvera de rendre obèse une population bourrée comme Hansel et Gretel de sucreries.

Créer une société de serviteurs, plus qu'une société de secteur quaternaire ou plutôt quinquagénaire, c'est ça que l'on a fait depuis Reagan et Thatcher. De petits travailleurs pas embêtants pour deux sous, et qui ne peuvent plus se permettre de rêver à grand-chose entre leurs heures de workhouse et de transports. On les amuse comme on peut avec les comiques, comme au temps de Néron d'ailleurs. Sénèque observe: "certains maîtres achètent de jeunes esclaves effrontés et aiguissent leur impudence, afin de leur faire proférer bien à propos des paroles injurieuses que nous n'appelons pas insultes, mais bons mots."

Ils ont donc des préoccupations de çoudras, la caste des serviteurs en Inde. Traditionnelle. Ou pour parler plus simple, d'esclaves romains. Ils font gonfler leurs muscles, ils s'épilent, ils se baisent, ils se congratulent. Ce ne sont plus des ouvriers, d'ailleurs, ce sont des serveurs de pizzas, des livreurs de pizzas, des livreurs de textiles, des masseurs, des promeneurs de chiens de riches. La Métropole planétaire génère alors un nouveau type humain : Underman (sous-homme), le métrosexuel... Ce "chauve qui peut" général s'exécute comme toutes les conspirations dans la clandestinité. On essaie les modèles posthumains de nuit et on les sort au grand jour cinq ou dix ans plus tard. J'ai connu ça à Paris dans les années 80... On se préparait, comme à Tahiti, quand dans les années 70 les navigateurs trop solitaires se baisaient les rérés, le taxi boys locaux....

Le système n'a pourtant plusieurs cordes à son arche : et il arrive à étrenner tout au plus cinq ou six modèles de déjantés interchangeable aux quatre coins du monde. Il n'est pas créatif, le système. S'il crée de l'humain transgénique, ce n'est pas par myriades. C'est pour reproduire de l'automate de forme masculine ou féminine, pas pour reproduire les innombrables types humains de jadis que l'on rencontrait à Londres ou à Paris. Mais déjà Edgar Poe voyait poindre la menace –dans l'Homme des foules -, et d'autres avec lui.

L'individu posthistorique et dévirilisé, Underman, donc, a été baptisé bobo, comme nous l'avons vu. Naît-on bobo ou le devient-on, progressivement, sous la pression implacable du système, qui là relègue encore, relègue toujours de ce cannibalisme sidérurgique qui comme disait Balzac "vulcanise" l'être humain ? C'est ainsi que je me suis réveillé un beau matin, pas dans les années 2000, peut-être dans les années 90, entouré de bobos ! Pas forcément ignares, forcément bobos ! Féminisés, positifs, chargés d'ions négatifs, toujours ludiques, un rien rustiques, bien écolos, antifiscaux, et remariés. Cela serait pour les soixante-huitards. Après on a eu les "chauves qui peut", métrosexuels, musculeux, tatoués, promenant leurs marmots en landau géant, en char d'assaut McLaren pour aller faire les courses à Carrefour (on se demande s'ils n'ont pas commandé l'enfant, avec le caddie, à vie). Après il y a eu les... Après j'ai arrêté de compter. Au prix de l'immobilier, il va d'ailleurs falloir les loger tous en tente quechua. La société sera encore plus nomade que ne le rêvait Attali...



Le monde romain, en tout cas, d'esclaves mignons et gominés, entretenus, çoudras de choix et de hautbois, dansants, pas encombrants, prêts pour tous les métiers, neveux de Rameau de la pacotille globalisée, a fait un retour en force avec cette société manipulatrice de symboles, post-matérielle, un rien politiquement correct. Au sens strict le politiquement correct c'est ne pas bousculer les gens dans la rue, comme dans la fourmilière. C'est ne pas faire grève, ne pas dresser de barricades, ne pas montrer du poing le parlement. Et prendre des photos, surtout, prendre des photos. Le monde politiquement correct c'est quand le citoyen s'est habitué à se comporter comme un métèque ou même mieux, comme un immigré clandestin.

Il est clair aussi que le métissage romain a inspiré nos élites actuelles, obsédées par l'immigration au point d'en faire une obligation. Il s'agit à chaque fois non pas de faire nombre, mais de changer la qualité d'une population. Le Tibet dont tout le monde se fout maintenant a vu sa population remplacée par le néo-capitalisme chinois. Et à chaque fois c'est le même processus, appliqué aussi bien par l'Inca que par Machiavel : déplacer des populations (mitmac, en quechua), leur couper leurs racines, en faire des citoyens du monde, des fainéants du néant. En détruisant le passé, on détruit aussi le futur. La déportation, jusque dans les années 70, en Angleterre comme en France ou ailleurs dans le monde, c'était la possibilité d'en finir avec un système nihiliste et désespérant : il fut donc appliqué des méthodes économiques (ruiner l'industrie, les classes moyennes, le reste), pédagogiques (la fin des humanités), chimiques (la pharmacie pour transformer le rebelle en déprimé) et démographiques (transformer le français en métropolitain).

C'est un ancien collabo français, ministre de Pompidou, qui demanda le rapport Ozbekhan-Perlmutter (cela ne s'invente pas...) après mai 68 pour demander comment en finir avec l'insupportable gauloiserie. La réponse vint, bien formulée ainsi : faire de Paris une métropole du futur, et lui donner un air plus cosmopolite. Les Français ne représenteraient plus que la moitié d'une population un peu hétéroclite. Et pour ne pas être traités de racistes, des contrevenants recouverts de contraventions, ils deviendraient des gays, des "bobos" (imbéciles, en espagnol) et toutes sortes de bourgeois caviar. Bourgeois aux œufs de saumon, bourgeois aux œufs de lompe, bourgeois aux œufs de perdrix. On était prêts pour la race à prix unique, prêts pour lire enfin Karl Marx :

Le système capitaliste développe aussi les moyens de tirer plus de travail du salarié en remplaçant une force supérieure et plus chère par plusieurs forces inférieures et à bon marché, *l'homme par la femme*, l'adulte par l'adolescent et l'enfant, **un Yankee par trois Chinois**. Voilà autant de méthodes pour diminuer la demande de travail et en rendre l'offre surabondante, en un mot, pour fabriquer des surnuméraires... »

Je n'ai d'ailleurs jamais bien compris les bourgeois parisiens qui, jamais à court de domesticité philippine ou mauricienne ne manquent jamais de critiquer le laisser-aller socialiste en matière d'immigration ; comme s'ils ne savaient pas que c'est eux

et personne d'autre qui ont demandé à tous ces pauvres gens d'affluer et de remplacer leur insolent valet moliéresque...

Bien actuelle aussi, hélas, cette dénonciation par Marx du lumpenprolétariat si actif cet hiver place de la Concorde pour dévorer les cent mille euros d'une boîte acoquinée avec les plus grands noms du capital français. Cette « masse strictement différenciée du prolétariat industriel recrutée dans les bas fonds, voleurs et criminels de toutes sortes, vivant en marge de la société, des gens sans travail défini, sans foi ni loi ». Ici, pour faire plaisir à nos capitaux optimistes, je dirais que oui nous avons vu le futur en marche, ou au pis un remake d'Orange mécanique. Car à quoi servent les voyous allogènes, comme disent les courageux, que le RER a rendus rois du centre de Paris, eux qui avaient déjà, avec nos chers urbanistes, exterminé le peuple des banlieues cher à Jacques Prévert ou Eugène Dabit ? Et pensons encore à Orange mécanique, et à sa fin fabuleuse : les voyous sous contrôle, entre les mains d'un pouvoir tory, pardon néo-conservateur, et qui a pour tâche d'aider au contrôle des populations. La théorie de Burgess et Kubrick a d'ailleurs été depuis explicitée par un sociologue suisse nommé Weber et honni des médias (ou de ce qu'il en reste, sur support papier ou autre) : les voyous omniprésents et permanents servent de supplétifs à une police démotivée. Ce système de terreur sert à inhiber le citoyen, écrasé de taxes, de règlements et d'interdictions : comme dit la doyenne des journalistes Danièle Breem, l'assemblée nationale n'est plus un lieu où l'on s'exprime bien, c'est une usine à projets de lois. A peine remis de sa misère morale juridique, et fiscale, le citoyen doit subir la misère physique. C'est là qu'intervient le voyou. Marx avait aussi parlé à propos de l'armée sociale de réserve. Ici il y a une armée raciale et policière de réserve, une armée de nouveaux sans-culottes s'exprimant comme des membres de comités de salut public, et dont la mission est de répandre la peur. C'est à coups de cette peur que l'on est rentré d'ailleurs dans la grande terreur révolutionnaire. On verra où ce cirque nous mènera. Il ne reste aux survivants qu'à baisser la tête en signe de dhimmitude, ou, pour faire plaisir aux autres, de palestinitude. On passe ainsi des cours de récré de plus en plus petites aux cours de prison de plus en plus immenses, à l'échelle d'un territoire protocolaire ou d'un pénitencier texan. Regrettera qui veut la Place Rouge?

Marx avait mieux que quiconque prévu les méfaits de l'immigration. Et Pompidou, grand bourgeois élevé à l'époque dans la culture de la peur (maintenant le bourgeois est élevé dans la culture de l'arrogance, il est habitué à dominer, à faire plier le pauvre) savait la même chose : que l'immigration fait baisser la tension sociale. Je cite cet extrait magnifique du grand Karl (l'homme libre, en allemand), maître d'œuvre de la première internationale. Alors que les patrons Anglais avaient fait venir des ouvriers de Belgique pour briser une grève à Newcastle, "il fut aussitôt décidé de se mettre en relation avec la Section belge en vue d'arrêter l'immigration d'ouvriers belges. »

A la lecture de ces lignes étonnantes, on ne peut aussi que rappeler que le communisme, ou le socialisme, ou le bolchevisme, avaient su préserver trois choses : les nations qu'ils encadraient, avec leurs aspirations, leurs traditions, leurs caractéristiques ethniques et culturelles (c'est un mal d'en parler ? Mais regarde comment Israël défend énergiquement les siennes, à la barbe - à papa de l'ONU - et du sommeil de sécurité...) ; les familles aussi, puisque l'indice de fécondité était demeuré supérieur à deux partout en Europe de l'Est. Et l'individu enfin, puisque le seul moyen de le préserver est l'éducation, qui repose entre autres, comme l'observait ce bon Platon, sur la musique et la gymnastique. Et qui n'a rêvé d'être un pianiste ou un gymnaste soviétique ? Contrairement à ce que prétendait Raymond Aron, qui n'avait dû quitter ni les tréteaux de l'université ni ceux de la télé, cette humanité soviétique valait mieux que la nôtre. L'homme ou la femme de Dniepropetrovsk ou de Magnitogorsk valait mieux que la faune du Bronx ou du 9-3, que les bobos déjantés de Saint-Germain des prés. Ceux qui y ont été sans les lunettes de l'Inquisition pourront en témoigner.

Soljenitsyne l'observa d'ailleurs à la fin de sa vie : le peuple avait accès à la culture, là-bas. Qu'il y retourne, après les catastrophes des thérapies de choc. Sénèque, toujours : Si te ad studia reuocaueris, omne uitae fastidium effugeris... Le communisme aura été de ce point de vue une parenthèse enchantée de l'histoire (avec, comme toute civilisation son cortège de morts, et puis après ?), quand l'objet n'abrutissait pas les sujets et ne noyait pas son objet.

Au contraire notre bon vieux capitalisme increvable écrase et broie tout le monde. De Maistre qui voyait poindre le métissage à venir le dit d'ailleurs avec cette espèce d'exaltation imbécile qui le caractérise ("le sang est l'engrais de cette plante que l'on nomme le génie...") : "Nous ne sommes broyés que pour être mêlés". Détail intéressant, comme si la mécanisation du monde annonçait sa stérilisation, De Maistre annonce la fin de la création des mots. Tout n'est fait que d'emprunts, comme en économie. Et la novlangue de Postwoman ou d'Underman ne fait aussi qu'avaliser cette constatation : on recycle sottement du vocable saxon, du lexique du renégat Robin des Bois...

La conséquence est celle-ci en tout cas : la paix des méninges. Durant des années on nous a dit que la race française se bourrait de tranquillisants ; mais cela ne l'empêchait de chanter, de baiser, de voyager ou de voter le Pen : je parle des années 80 et du début des années 90. Là, on peut dire que les tranquillisants ont fait leur travail, et que le pays ne bouge plus ou presque, essentiellement, il faut bien le dire, parce qu'il se fait vieux, et que la racaille des banlieues a de quoi jouer avec ses explosifs et ses bonbons hallucinogènes. Lorsque le président actuel de l'Hexagonie, bien préparé à le manipuler, a regardé avec morgue et mépris son électeurat, lorsqu'il a pris son envol en jet pour gagner le yacht d'un grossium enrichi dans les ports africains, on a compris qu'il les considérait tous comme bien éteints,

ses électeurs. On est déjà, avec ce conglomérat d'humanoïdes associés, dans la Troie de Virgile (si cela peut nous rassurer...) :

Sopor fessos complectitur artus, le sommeil a engourdi leurs membres épuisés...

Invadunt urbem somno vinoque sepultum, ils (les envahisseurs grecs) envahissent la ville ensevelie dans le sommeil et le vin.

Car c'est bien ainsi que l'on nous circonvient, camarades ; pas par les beautés de la rhétorique démosthénienne, plutôt par les pharmacopées (sortilèges, dit-on, dans les beautés johannites de notre Apocalypse) de notre industrie si moderne, et macchabée). Et c'est ainsi qu'au verbe enflammé de Lénine succéda le soma plus lénifiant d'Huxley.

Huxley, me direz-vous, qui c'est ? Un gentil organisateur qui nous voit comme nous sommes, plus ou moins un troupeau : "Dans toute l'histoire de l'espèce, "il n'y a eu que quelques milliers d'hommes réels. Le reste d'entre nous, que sommes nous ? Des animaux éduqués... Il y a eu des nations entières de chiens." Ce troupeau aujourd'hui parqué et contrôlé par les machines est si perfectionné qu'il se surveille lui-même, s'espionne lui-même, via Face book ou le portable. On est loin du Panoptique de Bentham : les hommes ne sont pas en prison, comme Caïn, ils se mettent eux-mêmes en prison, ils se montrent eux-mêmes, ils s'adonnent aux joies bestiales de l'exhibitionnisme, ils se clonent eux-mêmes, ils se copient eux-mêmes, ils sont tout à la joie de se ressembler les uns les autres en affirmant être eux-mêmes, tout à la joie de se vouloir naturels pour être plus artificiels. Rien ne ressemble plus à une princesse qu'une autre princesse, pas vrai ?

Il n'est pas menaçant, le troupeau ; il réagit de moins en moins conformément aux prédictions de tout le monde – au début du XIXème siècle -, il se tient à carreau. Après tout, a-t-il tort, et l'humanoïde a-t-il jamais cessé d'être un animal un peu plus éduqué aimant finalement vivre en colonies ou en métropole. Ceux qui célèbrent l'albatros vivent souvent avec les cormorans. Et j'aurais du mal à ne pas rappeler avec toute ma bonne foi que les tyrans, pour la Boétie, tiennent les hommes par les tavernes, les bordels, et la servitude volontaire. Tout de même, on a eu des temps plus aventureux, des esprits plus nobles que "ces hommes semblables et égaux qui tournent sans cesse sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs" ...

D'un autre côté, on se félicitera de ne pas avoir à se lamenter dans les tranchées. Etre un troupeau, soit. Mais mieux encore dans un champ électrifié qu'à l'abattoir. De ce point de vue la démocratie nous aura beaucoup apporté : d'ailleurs pour la peine nous allons lui régler son compte. Pas question d'être reconnaissant envers un système qui nous épargne avec aussi peu de considération.

Troisième Mouvement moins décadent :  
sur la thermocratie ou la démocratie impopulaire

O miseri, quae tanta insania, cives?..  
... equo non credite, Teucrici.

Robespierre a mal fini, et c'est tant mieux. Il était moins raisonnable que Lénine. J'ai toujours aimé cette phrase : la démocratie est le pire des régimes à l'exclusion de tous les autres. Elle est caractéristique du tollé rance démocratique, de son fanatisme mou. Elle montre aussi que la démocratie est une résignation. Elle rend mélancolique, et le spleen commence à se répandre sur le monde au moment où le libéralisme progresse en Angleterre puis ailleurs. On se réfugie alors dans le romantisme ou les objets napoléoniens. Faute de grives... Et comme dit Byron, il vaut mieux mourir pour une femme que vivre avec elle. C'est ce qui s'est passé avec la démocratie : elle a déclenché beaucoup de guerres, elle a arraisonné le monde, mais une fois qu'elle est là, comme l'euro, elle rend triste. Elle est une impasse, une Dead End et l'on ne fera pas demi-tour. C'est trop tard : cela signifie que l'on a pris goût au journal, au supermarché, aux jeux télé, à la noise mondialisée. Ensuite, on ne sait même plus si on existe, ce qui est le rêve de toutes les religions. Tuer son Moi pour atteindre le Soi...

La démocratie m'accable, la démocratie m'achève. Je ne crois pas d'ailleurs comme Debord qu'elle ait commencé, l'histoire, avec elle. Il y a toujours ce jeu de mots, l'histoire de Périclès ou celle de Thucydide, l'histoire comme suite d'événements plus ou moins accablants, et l'histoire comme suite de récits plus ou moins intéressants. Au contraire, je crois que la démocratie à chaque fois achève l'histoire, et qu'elle a commencé par achever la Grèce, comme la Grèce nous achève en ce moment. Périclès symbolise la fin de la civilisation grecque, le début de la médiocrité démocratique, la fin de la culture, la fin de la Tragédie... Il ne va plus rester que de la corruption bureaucratique et des logographes ennuyeux comme Lysias ou Isocrate qui toujours vont rappeler les Guerres médiques pour justifier la médiocrité irrésistible du IV<sup>ème</sup> siècle. Un peu comme les Américains, qui nous entraînant de crise en crise, de désastre en désastre, pontifient en nous rappelant 1945, comme si 1945 ce n'était pas cela justement, la Fin du Monde... Ce qui sauve la Grèce de l'ennui, comme la France du Directoire, c'est l'Empire. On repart pour

quelques tours de cirque avec Alexandre ou Bonaparte avant de s'endormir. Mais tout de même l'Empire fait rêver autrement plus.

La démocratie a ceci de particulier qu'elle fait semblant d'avoir besoin de ses citoyens pour survivre ; et donc elle tente d'acheter les votes, ruinant actuellement les finances de l'Europe. Elle est peut-être sincère en ce qu'elle croit vraiment faire le bien de ses sujets, pardon de ses citoyens. Le pouvoir immense et tutélaire et doux fait un autre pied de nez à Nietzsche en cherchant à fixer irrévocablement dans l'enfance ses sujets. L'enfant de Zarathoustra est une nouvelle fois présenté comme un petit imbécile, ce qui n'est pas si faux après tout. Même le petit Mozart devait être une sacrée bête, vous ne trouvez pas ? Et il aimait lui aussi les jouets. Je crois d'ailleurs que la démocratie est passionnée de technologie parce qu'elle infantilise. Il lui faut des jouets pour distraire : "il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir".

Mais si d'un côté, on a les vacances, les humoristes, et tout le tralala, on a de l'autre les petites règles à respecter sous peine d'ostracisme. Le souverain démocratique, nous rappelle-t-on d'Amérique, "couvre la surface de la société d'un réseau de petites règles compliquées, minutieuses et uniformes, à travers lesquelles les esprits originaux ne sauraient se faire jour". On est déjà dans la foule solitaire vers 1830, quelle promesse... Encore à l'époque y a-t-il des créateurs. Mais cette prolifération de lois, cette rage de légiférer, si propre à notre époque, et qui contraint les fumeuses à faire le trottoir et les maîtres-chiens à ramasser les crottes (avec des plastiques Vuitton ?), est bien inscrite génétiquement dans le patrimoine dégénéré de la démocratie. Ce régime sans foi ni loi est propre aux hommes de loi. Enfin, comme à la télé, "il ne tyrannise point, il comprime, il énerve, il éteint, il hébète, et il réduit enfin chaque nation à n'être plus qu'un troupeau d'animaux timides industriels"... Implacable comte normand, le sieur Tocqueville, si souvent présenté comme un bailleur d'arguments à nos acharnés démocrates.

On me dira qu'il vaut mieux être troupeau démocratique que tyrannique. Mais c'est l'Angleterre qui liquide l'économie chinoise ou hindoue ; qui s'acharne vingt ans contre Napoléon avec l'argent des Rothschild ; qui déclare la guerre à la Russie pour l'aberrante opération Crimée et châtiment ; qui déclare deux fois la guerre à l'Allemagne, pays qui ne lui avait rien fait, comme le rappelle pat Buchanan ; et c'est l'Amérique qui sème le chaos aux quatre coins du monde depuis 1945, au motif d'y répandre la paix qu'elle n'a pas dans ses quartiers de blacks et latinos ; et l'on ne citera pas Israël qui s'acharne encore et toujours à tuer des gens désarmés au nom de sa fierté d'être la seule démocratie du moyen-orient. On croyait pourtant savoir, on y reviendra, que les musulmans sont aussi devenus "des êtres sans repos qui tournent sur eux-mêmes pour se procurer de vulgaires plaisirs", à Dubaï ou Marrakech. Toupie or not toupie, telle est la réponse. Une des grosses erreurs de Bismarck fut de retirer l'Alsace et la Lorraine à la France, certes, mais surtout de toute faire pour empêcher une France forte, c'est-à-dire monarchique. Il s'en vante dans sa correspondance, préparant les conflits mondiaux qu'eût vraisemblablement évité un rétablissement dynastique en France. On joue moins aux idiots en famille.

Mais j'en reviens à mon idée. La démocratie est impopulaire, et même si personne ne lève plus le petit doigt contre elle, et même si elle est de plus en plus paranoïaque, hargneuse et violente, en instaurant au programme scolaire les hautes études carcérales, elle reste impopulaire. Si la liberté consiste à consommer et à surfer sur son portable, ou à s'emmerder en république dominicaine, alors Lénine avait raison, à quoi sert-elle ?

Son avènement fut honni, en Amérique comme en France. Peut-être même en Angleterre : l'Océanie d'Orwell déjà à l'époque du satané Cromwell où elle désigne satiriquement dans des libelles la république dictatoriale du Grand Lord protecteur. Mais l'Angleterre sera toujours l'endroit où l'on résistera le moins, car celui qui n'y est pas content n'a qu'à se faire cuire un œuf ailleurs, en Amérique, en Utopie ou dans le Luberon.

C'est l'auteur le plus créatif des temps modernes qui lance le bal.

Admirable Poe dont la momie se moque de "treize provinces égyptiennes qui résolurent d'être libres, et de donner ainsi un magnifique exemple au reste de l'humanité". Admirable nom porte-bonheur, admirable maçonnerie templière à l'œuvre, admirable dollar croulant sous le symbolisme obscur, comme celui de nos bonnets phrygiens, de nos Marianne semeuse, pour se concilier les puissances entre deux guerres mondiales ou deux génocides. Le plus amusant est qu'au moment où Alan Greenspan décidait que le dollar, qui ne vaut rien, était la source d'exportations numéro un des USA avec les bombes et la sémiotique, Nicholas Cage montrait les facettes ésotériques du National Treasure dans un film destiné à instruire un public d'ignares qui n'en pouvait mais. On peut tout dire quand on n'est pas compris. La démocratie comme le rappelle De Maistre aime souiller les esprits qu'elle domine. Et elle le fait plus efficacement, et depuis toujours, que n'importe quelle tyrannie.

Edgar Allan enfonce méthodiquement son clou aristocratique : "les treize Etats, avec quelque chose quinze ou vingt autres, se consolidèrent dans le plus odieux et le plus insupportable despotisme dont on ait jamais ouï parler sur la surface du globe... et ce tyran se nommait " La Canaille", en français dans le texte...

Nietzsche qui se trompe parfois disait que toutes les idées démocratiques venaient d'Angleterre, les aristocratiques de France. Disons que quand la France fut aristocratique, au grand siècle, elle fut le pays modeleur du monde, et que lorsqu'elle se voulut anglomane et démocrate au siècle suivant, elle récolta ce qu'elle avait semé. : la tyrannie et trois millions de morts.

La momie de Poe répond à des arguments bien démocratiques : on est les meilleurs, voyez le progrès technique, scientifique, le reste quoi... Cette vanité insupportable est aussi éreintée par Poe dans son Colloque entre Monos et Una : "Nous étions descendus dans les pires jours de tous nos mauvais jours. Le grand mouvement, - tel était l'argot du temps, - marchait ; perturbation morbide, morale et physique." On récolte ensuite l'imbécillité enfantine – toujours elle, pauvre Nietzsche ! – et des idées bizarres comme celle de l'égalité universelle.

D'une certaine manière la barbarie démocratique et niveleuse vient de la barbarie scientifique. Nous avons à Paris la salle de l'homogénéisation au musée des arts et métiers, inutilement rendu célèbre par ce grand sot oublié d'Eco, cousin intello du beau Narcisse. On nous y explique comment nous avons arraisonné nos mesures pour les maîtriser, les ramener à peau de chagrin. Cette métrique maniaque débouche bien sûr sur une égalité juridique totale où n'importe quel quidam est égal devant l'Etat, c'est-à-dire réduit à zéro en cas de coup dur. Tous les savants français furent pour la Révolution – à l'époque de Louis XVI la moitié des savants du monde étaient français -, y compris Lavoisier qui le paya justement. Mais la science eut aussi son coût physique, comme le rappelle Poe : "le beau visage de la Nature fut déformé comme par les ravages de quelque dégoûtante maladie." Le grand homme évoque aussi la perversion du goût, prélude à l'art dit moderne et à toutes les avanies que l'on a fait subir aux belles lettres et à l'intelligence.

Mais je reprends cette propension à bien se juger et à juger mal du passé. Elle est très américaine aussi et a conduit à la liquidation de l'étude de l'histoire, puisque le passé devient soit un musée, salle de la fin du monde avant l'heure, soit quelque chose qui doit être corrigé. Nous projetons notre vulgarité sur les temps passés avec la même goguenardise qu'un ivrogne de bistrot sur une page de Virgile. Cela aussi relève de l'esprit démocratique qui tend toutefois de plus en plus à ne s'intéresser à rien, esprit un peu absent et plus très "là", uniquement préoccupé par son narcissisme numérique.

On connaît l'expression sur la "barbarie éclairée au gaz", qui définit si bien les Etats-Unis dont presque toutes les élites culturelles, quand il y en avait, vivaient à Paris dans les années 20 au cours de la bizarre décennie du Jazz Age. Eux étaient des réfugiés politiques au sens propre, ne pouvant être citoyens dans leur propre pays. Baudelaire remarque encore comme Tocqueville la notion de despotisme : "Impitoyable dictature que celle de l'opinion dans les sociétés démocratiques... On dirait que de l'amour impie de la liberté est née une tyrannie nouvelle, la tyrannie des bêtes ou zoocratie." Enfin l'auteur des Correspondances (et pas des taux de change convertibles) définit ainsi les Etats-Unis, et cette définition peut maintenant s'appliquer la planète globalisée, à l'exception des volcans islandais encore résistants grâce au dieu Odin : " c'est un pays gigantesque et enfant, naturellement jaloux du vieux continent...", prêt à "lancer des injures à l'Europe, sa vieille mère, et à la philosophie des anciens jours".

Pourquoi tant de haine ? Heureusement, nous avons eu la réaction néoconne, la si bien nommée. Nous avons eu nos nouveaux philosophes, nous avons eu nos Paul Johnson et nos Jean-François Revel qui nous ont rappelé que les intellectuels étaient perclus de vices, qu'il fallait les remplacer par des bêtes de somme médiatiques autrement plus efficaces. Le mépris de la culture, de la tradition intellectuelle est aussi venue avec cette nouvelle beaufitude, celle des Fast Thinkers, dont se moquait Bourdieu sur la fin de sa vie, et qui viennent pérorer sur les sujets convenus à la télévision : le socialisme c'est le mal, la nation c'est le Bien, le palestinien c'est le mal, l'écologie c'est la nouvelle dictature... les mêmes bons



esprits n'ont cessé de énoncer "l'hystérie anti-américaine", voire d'en faire une maladie suspecte, qui mériterait son traitement au bistouri, comme dans Vol au-dessus d'un nid de coucou. Il ne nous reste plus, depuis ce regain démocratique, ploutocratique, mélancolique et ludique, qu'à demander rétroactivement l'asile psychiatrique à notre regrettée union soviétique, mère des peuples et de la paix, des écrivains maudits (et non ignorés) et des cinéastes orthodoxes...

C'est du reste pourquoi Johnson et tant d'autres se sont acharnés dans le genre de la pathographie : tous les écrivains, quand ils n'étaient pas gays et persécutés, étaient nécessairement des tarés, et dangereux encore... les ratés ne vous rateront pas, disait déjà Bernanos, et l'on se plaît à relire cette page hallucinée du Monde sur le fascisme (mais oui !) présumé de Virgile, qui romain, n'est ce pas, avait commis ce faux pas devant les tribunaux de la pensée posthistorique...

L'écroulement de la pensée et de la littérature contemporaines sont voulus : ils ne sont pas dus seulement à l'usure de l'espèce humaine, à cette espèce d'écoeurement qui gagne toutes les couches de la population encore habitée par une conscience ; ils sont voulus parce qu'ainsi on court moins de risques. On ne verra plus les heures les plus sombres de notre histoire, on ne verra plus les 85 ou 385 millions de morts du communisme, on verra plus jamais "ça" (c'est quoi, ça ?), on ne se risquera plus à faire une Révolution ici ou là, on sera prêt à suivre les commandos de la CIA comme au Kosovo ou en Ukraine pour accomplir sur ordre des révolutions orange, des révolutions à l'eau de rose. Tous prêts pour consommer Light et pour foutre la paix aux banquiers centraux et aux pirates des caraïbes reconvertis en agioteurs des Hedge Funds.

Cet écroulement noétique n'est pas innocent non plus du point de vue intellectuel ; une société qui ne pense jamais sa technique retourne sine qua non à la barbarie préhistorique. Elle est comme un enfant qui joue au trictrac, celui dont parle Héraclite, ce penseur des obscurs. Là, nous sommes, ou au moins nos enfants enveloppés, désossés, recouverts par le nuage technologique ; qui ne nous mène à rien, surtout pas dans l'espace, mais nous abâtardit. Et quand la société démocratique hait une culture classique qu'elle veut détruire à tout jamais, jusqu'à la princesse de Clèves, il ne faut pas oublier non plus qu'elle est dépendante et dépassée par sa technologie, abrutie qu'elle est par son absence ontologique de pensée. Le bourgeois est l'homme qui ne fait aucun usage de la faculté de penser, disait Bloy, la société vernienne ou post-vernienne s'enflamme pour des jouets dont elle ne comprend en général ni la manipulation (on laissera ce soin à quelques ingénieurs, par ailleurs assez cons) ni la raison, ni même la déraison.

Voilà pourquoi je reprends ma marche et a démarche dans la FNAC de Pinault. Il y a bientôt quarante ans, cette Fédération Générale d'Achat des Cadres par ailleurs créée par un ancien trotskiste était dénoncée par le PDG des éditions de Minuit, lui-même pourtant assez concerné par la dégénérescence de la culture française qui somme tout s'est bien comportée sur tous les plans jusqu'à la troisième république, c'est-à-dire jusqu'en 1945. A croire que la Libération nous a stérilisés, et pour toujours. L'olibrius dénonçait le pouvoir niveleur du grand magasin, établissant

qu'en Suède il ne subsistait que 200 magasins ; Suède, pays d'érudits protestants, de Bergman et Strindberg, de penseurs libres et bon marché.

Mais on trouvait encore à cette époque dans une FNAC des rayons, de la musique, de la littérature ; ou bien du cinéma. Aujourd'hui on n'y trouve plus rien, pas même des instruments à vent. On y trouve le néant, Soi, et de quoi se remplir la vue et les oreilles. Il y a donc deux mètres carrés d'humanités et 1200 de technologie, d'instruments à se remplir les pattes. Il n'y a plus que du contenant et aucun contenu. C'est d'ailleurs la définition de la démocratie que donne Tocqueville. On se rappellera aussi qu'AOL avait acheté pour rien Warner Bros en son temps, prouvant par là que dans la démocratie-marché le cornet vaut plus cher que la glace. Dans ces conditions on ne peut plus parler de culture. Il faut du remplissage d'antenne, et du bruit et de la fureur dirait l'autre pour remplir le tube auditif qu'est devenu l'humanoïde associé de Paris plage, Beijing et New York.

Les dictatures se méfiaient-elles de la technologie ? Je trouve en tout cas qu'elles l'utilisaient mieux. Peut-être aussi sont-elles apparues au moment où la technique n'avait pas encore dégénéré en technologie ? Nous, nous l'utilisons n'importe comment, permettant la destruction de toute la musique, de tout le cinéma, le téléchargement de toute humanité devenu sur le net un contenu, le contenu par excellence du vide-ordures mondial qu'est le réseau. Mais j'ai déjà philosophé ailleurs ce beau sujet.

Si cependant Facebook remplace l'étude de la littérature, si le téléchargement remplace l'étude de l'instrument de musique et de la composition, si la pornographie cyber remplace l'étude de la peinture, alors on peut dire qu'avec cette médiocratie, qu'avec cette démocratie, cette démoncratie plutôt, nous sommes arrivés au cœur non pas du mal, mais de l'abrutissement général. Comme dit Novalis, toujours persécuté pour son origine raciale et culturelle, "il n'y a qu'une seule cause du Mal, l'universelle médiocrité, et cette faiblesse n'est autre chose qu'une insuffisance de sensibilité morale et qu'un manque du sens de la liberté".

Le poète romantique allemand rejoint aussi l'observation de Baudelaire sur le despotisme démocratique ou celle de Tocqueville qui prévoyait que le système à venir ferait "des chrétiens que nous sommes des Turcs". Aujourd'hui on le sait : la liberté il faut l'aimer, car la liberté que l'on nous propose dans les labyrinthes de la FNAC c'est celle dont Lénine ne voulait pas, et il avait raison. C'est celle contre laquelle il faut partir en guerre, car la guerre qui fait tant horreur aujourd'hui était quand même l'école de la droiture et de la liberté, voire de l'héroïsme bien compris, ce mot tant dénigré et oublié. Toujours Novalis : la guerre est romantique car c'est dans la mort et pareil à une ombre que vit le combattant. On se doute qu'il en reste quelques-uns dans les montagnes afghanes, dans le Kurdistan indo-européen, et qui ne se laissent pas abattre. "Sur terre, la guerre est chez elle", note encore l'admirable poète mort de poésie à 29 ans, comme Shelley à trente ou Byron à 36. Chez les génies, en ce temps, il était interdit de vivre vieux. On avait tout dit avant trente ans, et notre vieil animal pédonculé, enfantin ou vieillard, qui n'en finit plus de

crever, ferait bien d'en prendre de la graine. On retiendra de ceci cela : la démocratie est le système de la médiocrité technique. Pas de conquête de l'espace, une banale occupation du mental, d'autant plus dangereuse qu'elle achève d'isoler l'ennemi, pardon le peuple, et de le tourner sur lui-même. Le spectacle réunit mais dans le séparé, dit Debord. Certes, mais il écrit il y a cinquante ans, quand il y a encore des partis, des militants, des meetings, des manifs, des actes politiques. Aujourd'hui le spectacle réunit vraiment dans le séparé, puisque chacun est penché (oh les scolioses !) sur son écran plat ou son nardinateur ou son ipod, et que chacun regarde un spectacle pour lui, ou adore sa propre image sur Twitter ou Facebook. La nous sommes vraiment dans le séparé.

La technodépendance ou la ludo-dépendance, j'y reviendrai en son temps, dans un quatrième mouvement peut-être. Mais je reviens à mon thème actuel : la démocratie est impopulaire, et personne ne veut mourir pour elle. Ou bien si c'est personne, c'est au sens de cette vieille canaille d'Ulysse, l'homme aux mille ruses, tout sauf un hérosépique, opportuniste et pragmatique, prêt à tout risquer, surtout son équipage, pour sauter le ruisseau.

La démocratie est impopulaire ; et si on n'assassine plus les présidents (d'ailleurs pour quoi faire ?), parce que la pharmacie a coupé toutes les couilles ou presque ou toutes les velléités salutaires, on les assomme, on les insulte, on leur jette des godasses ou des babouches à la poire. Et si elle est impopulaire, c'est que maintenant elle ne peut plus être jugée sur ses ennemis, il n'y en a plus, mais sur ses résultats. Or ils sont impayables.

On peut déjà évoquer le personnel politique, sa vulgarité, son incompetence, ses provocations, son amour immodéré des biens matériels, comme si il pouvait en avoir de modéré... mais on voit qu'un patron de la BCE ou un président américain, quoiqu'il fasse ou quoiqu'il ne fasse pas d'ailleurs, est toujours là d'ailleurs. Le scandale des années Bush réside non seulement dans son élection, mais aussi, mais surtout dans sa réélection. Lui-même ne lisait rien, se gonflant de phrases bibliques en reborn Hebrew plus qu'en reborn Christian, et il s'en flattait, couvrant ses adversaires de sarcasmes, tirant même parti de cette incompetence pour se faire apprécier du marais de l'Amérique des obèses, de l'Amérique entre parenthèses qui se goinfre de bière dans l'Iowa ou dans le Nebraska en matant le Nascar. On avait pu observer au cours des ces années que l'on jalouse moins un riche qu'un homme instruit ; qui toujours en ces temps misérables passera pour un nuisible. Le cas de Bush s'applique à beaucoup de pays occidentaux, où l'incompétence est une vertu à la mode, comme l'hypocrisie pour Don Juan. Un ministre au bilan brillant, comme un Rocard ou un Jospin, a de fortes raisons de se retrouver chassé du pouvoir à coups de trique. Le public en veut pour son argent. Il veut qu'on lui vide les poches, et qu'on remplisse celles des acteurs. Lorsque l'on voit Blair, digne fils de Thatcher, se faire payer des sommes folles pour ses conférences, alors qu'il a laissé son pays au bord de la ruine, réduit à l'état de caniche des Américains, et complètement vidé de toute son originalité, de toute son aura, on comprendra. On comprendra aussi qu'on en redemande... Après tout cas l'Angleterre du gin et des

putes fut dirigées par le fameux club de l'enfer en plein siècle des Lumières, celui de Lord Dashwood, et sans que l'opinion, toujours elle, ne trouve rien à redire... Du reste à notre époque aussi la braguette magique ouvre toutes les portes, y compris celle du FMI ou de la banque mondiale...

La puissance dynastique aussi est remarquable pour un système qui n'a rêvé que de détruire toutes les élites de la terre fondées sur l'honneur, la gloire ou le savoir. On a vu Bush succéder à son père et la femelle Clinton à deux doigts de succéder à son mari. Cela eût totalisé 24 ans, pourquoi pas 28, de binôme Clinton-Bush à la tête de notre démocratie modèle. Et les Bush ont un petit-fils latino à faire valoir lors de futures élections. Quand Tocqueville parlait de la dureté des nouvelles aristocraties industrielles, il oubliait celles de la politique. Déjà le XIXème siècle montrait son goût répugnant pour les notables politiques : en France qui n'est maire d'une ville importante dont le père n'ai été maire ou notable ? Et on a vu l'affaire de la Défense. On est de plus en pressé d'hériter, surtout à une époque où le patron paternel peut faire ses adieux à son public, et revenir encore, et toujours revenir... On a vu aussi en Argentine l'étonnant couple Kirchner, et un mari incompetent mais conjoncturellement chanceux remettre le sceptre du pouvoir à son épouse, qui elle récolte, c'est le cas de le dire des années de gaspillage et d'inflation... Enfin on voit en Russie le président devenir premier ministre de son fidèle moujik pour redevenir ensuite président. La démocratie fait rire, d'autant que l'on voit, si on a courage de le faire, les impayables "commentateurs" se répandre en discours plats et creux sur les politiques, sans remarquer ce que l'on voit sur l'écran : un scandale permanent, un coup d'état permanent. On me dira que du temps de Louis-Napoléon Bonaparte, élu par son patronyme... Je répondrai que la démocratie reste égale à elle-même, justement.

La montée en puissance de l'amour de l'argent est un autre phénomène de ces temps fantaisistes et dilettantes. Les italiens, peuple réputé machiavélien, cynique et revenu de tout, ou peut-être à cause de ces trois qualités très posthistoriques et caractéristiques d'une race vieille, réélisent trois fois le même larron amateur de Jupons Petit Bateau, d'ados pétasses à gros bateau, lui aussi marqué par son anti-intellectualisme primaire et par sa volonté de toujours tourner en dérision les arguments de ses adversaires. Il est vrai que la gauche là-bas est plus rustique, et que le rat des villes a de quoi se faire voir ; notamment en refilant l'incalculable patrimoine italien aux copains qui en feront bon usage, pense-t-on à la... culture.

Quand on n'est pas très riche en tout cas, il faut vite se remplir les poches. Dans le cas de Bush et Cheney, patriciens américains, Wasp haut de gamme et destructeurs de leur propre race et de leur propre pays, c'était déjà fait. Dans le cas italien, c'était déjà fait aussi, même si les apparitions en cameo de l'agioteur aux affaires politiques avaient pour but de renforcer sa fortune et d'établir son directoire étrusque (sans blague...) plus que de sauver l'Italie de sa dette et de sa décadence interminable et presque albanaise. En Angleterre, ce n'était pas fait, et l'on a vu les Blair s'acheter pour dix millions de sterling d'immobilier un peu partout dans le pays ou ailleurs, la renarde faire des conférences payées 50 000 de l'heure au titre de femme du PM, et

l'ex-PM venir pèrorer en Chine pour la modique somme de 500 000 dollars. Ici encore la plèbe applaudit. Bill Clinton a vu sa fortune monter à plus de cent millions de dollars après sa présidence ; et de donner des leçons pour nous inviter avec sa Fondation à plus de charité. On se croirait dans Howard Fast, sauf qu'on ne voit pas de Spartacus poindre à l'horizon : on n'est qu'en Satrapie, il est vrai.

En France aussi on voit la classe politique se précipiter ostensiblement (on n'est plus au stade la magouille) sur l'argent, le prestige, l'argent, le culte de personnalité, les marques, l'argent, le people et le reste. Ici encore le public s'est reconnu dans ces valeurs. En Argentine, les Kirchner ont vu passer leur fortune d'un à 43 millions de dollars dans l'indifférence générale – ou la résignation. Au Brésil aussi, le Parti des Travailleurs avait changé son chéquier d'épaule. Mais au moins avec les résultats économiques et diplomatiques de l'admirable Lula.

Cette adoration du fric un peu folle, au point que Peter Mandelson, ex-ministre de Blair et présentement Commissaire européen parlait de sa joie de s'y rouler dedans (le pognon, comme l'oncle Picsou) va bien sûr, va nécessairement de pair avec une ruine programmée des états concernés, Brésil mis à part, comme je l'ai remarqué. L'homme public qui veut s'enrichir a intérêt à ruiner son pays. Même Hillary Clinton avait remarqué que les extraordinaires déficits budgétaires de l'administration Bush, alors que Clinton avait laissé des finances saines, avaient pour but de rendre impossible à l'avenir tout programme social. On retrouve le même principe : assécher les puissances du pays au profit des oligarques au motif qu'un jour, quelqu'un s'aviserait de donner une obole à un pauvre. Nos brigands de grand chemin dépouillent le bon saint Martin sur la route pour le cas où il aurait envie de partager son manteau avec un mal venu. C'est l'africanisation du monde, qui nous vient fiscalement avant de nous arriver démographiquement...

Le fait aussi de creuser des déficits d'une manière imbécile rend le maintien au pouvoir paradoxalement plus facile. La droite ne gère-t-elle pas mieux, les socialistes ne sont-ils pas si incompetents (voir la Grèce...) ? Dans cette commedia de l'art de voler, c'est à qui se vantera du plus noir des abymes. Comme dans le cas d'Alcatel, de BP, de General Motors, le seul moyen de rester à la tête de son affaire, c'est de la couler. Même si le capitaine ne coulera pas, comme ses rats, tous nos maîtres Cornille aiment nous faire croire que le moulin du capital tourne encore, et que les gravats, c'est encore mieux que le bon grain (image impropre, j'adore ce vieux combattant de l'a technophobie, cet illustre prestidigitateur de la cause anticapitaliste...

Comme tout régime agonisant, la démocratie se montre de plus en plus violente. Le mot agon, qui désigne aussi le combat, est de ce point de vue éclairant. On est là pour taper sur tout le monde, pour gaspiller le pognon, et dans l'humanitaire et dans le militaire. Les deux font la paire. Notre système humanitaire, teigneux, ombrageux, pervers et retors est là pour déclencher des guerres. On est en état de guerre permanente avec les pauvres, aux quatre coins du monde. Les motifs sont généreux, la cause est belle, le traitement sera génial. Et il ne cessera jamais.

Auparavant, on a fait chez soi le ménage : exit le descendant van Gogh, le Pym Fortuyn, le Terreblanche (pauvre culture batave, comme dirait le regretté Thierry Roland). Les assassinats sélectifs ont fait leur trou dans le blanc manteau des partis adverses ; un autre en Autriche peut succomber à un excès de vitesse. Dans un monde où l'information passe en bandeau, on n'y prête plus attention. Au jet de chaussure sur le Bush avait pourtant correspondu un ou trois millions de morts irakiens. Mais ici comme dans l'histoire des tisserands, les armes bactériologiques n'étaient-elles pas invisibles parce que trop réelles ? De même l'ésotérisme, pardon le terrorisme musulman n'est-il pas plus réel depuis qu'il n'est plus évident du tout ? Tout comme les déficits nécessitent plus de politiques déficitaires pour couvrir les déficits, il faut plus (on est chez Monsieur Plus, dans ce monde las), l'insigne menace de l'islamisme nécessite plus de lutte contre le même islamisme. C'est son absence qui justifie le combat. Qu'est-ce qui peut bien se cacher derrière la burqah ? Et si c'était la femme invisible ?

La plainte antiterroriste et anti-arabe est devenu le fer de lance idéologique d'une démocratie qui n'a plus rien à nous vendre, et a encore dépassé Debord (mais qui l'avait prévu) sur son aile droite et kascher. "On ne veut plus être jugé sur nos résultats, mais sur nos ennemis". Aujourd'hui, il faut dire : non, on veut être réélu sur nos résultats, qui sont lamentables, qui sont apocalyptiques... car vous n'avez rien vu. Et nous voulons aussi être jugés sur nos ennemis, puisqu'ils n'existent plus, ni les soviets, ni le monde "arabo-musulman", ni les chinetoques..." Plus l'argument est ténu, plus il a de chances de passer. On n'en est plus aux temps primaires de "plus c'est gros plus ça passe", qui suppose un monde structuré, encore existant matériellement. On est au temps des tisserands, il faut s'y faire. Rien n'est vrai, tout est permis... pour le pouvoir démocratique, pas pour l'anarchiste. Le premier état à avoir compris cela fut Israël qui aujourd'hui abat quiconque à bout portant dans les eaux internationales, et ensuite hausse les épaules ou crie au criminel de guerre. Sachant que la réaction est morte comme la mer du même nom, qu'Obama est un pion, on a bien raison. Et le monde arabo-musulman ni se tourne vers la Mecque ni n'a de mecs... les Arabes ont été victimes de la même entropie systémique que nous, ils vont en vacances à Dubai, ils décollent économiquement et dans les airs, ils s'empoisonnent chimiquement et alimentaires (alimentaire, mon cher Watson !), bref ils se font de plus en plus petits. Cela évidemment sert à les faire reculer toujours plus, à les criminaliser toujours plus, à les responsabiliser toujours plus ; un peu comme pour les Allemands, au passé pourtant plus coupable. Et ils ne réagissent plus, s'étant connectés à leur manière à un monde parallèle des plus insignifiants et sémiotiques pourtant... Pour la revanche d'Allah, comme dans OSS 117, il faudra attendre. Le muezzin se fait casser la gueule et le public ne trouve rien à redire, sinon à très bien en rire. Comme à la fin du moyen âge chrétien, il faut se tourner vers la Sublime Porte et ses solides Ottomans pour trouver du répondant. Mais l'absence de colère aussi atteindra nos bons Turcs. Cela n'empêchera pas un système exsangue et teigneux de pousser plus loin la provocation, de déclencher une guerre atomique contre l'Amérique, pardon contre la république iranienne... Moins la menace est grande, plus est nécessaire la

réaction sanglante, comme le promettait un Ministre des Affaires étrangères qui avait dû quand même un peu s'oublier ce jour-là. Là il se pourrait qu'il mette, notre vieil oxydant démocrate, le feu aux poudres. Il se pourrait aussi qu'il ne se passe rien du tout ; et c'est là qu'il faut changer la définition de notre ancienne apocalypse. Il se passera quelque chose de terrible et puis d'inattendu parce que justement il ne se passera rien.

La démocratie carcérale est donc l'avenir de la planète. L'entropie chinoise a menacé par adoration de l'argent aux mêmes effets que nous avons connu avec nos systèmes parlementaires à la ritale...

Le paradoxe est la loi du monde démocratique et du monde tout court : plus les périls s'éloignent, plus il faut les dénoncer ; plus les musulmans se civilisent, plus il faut les combattre ; plus les populations se soumettent, plus il faut resserrer l'étau, en prenant soin de s'attaquer à leur vie quotidienne. Interdire de fumer, de s'allonger, de conduire, de boire, interdire de draguer (harcèlement!), rendre toute construction impossible ou difficile, et au nom de la liberté et de la libre réglementation justement tout interdire. Cela c'est une grande trouvaille, qu'on voit magnifiquement développée dans le système des transports. Déjà dans les années 50, alors que les villes US n'étaient plus qu'un ramassis de détritrus urbains, autre définition de l'urbanisme, Daniel Boorstyn observait que la principale conversation des rats des villes concernait la... circulation et sa complexité. A la même époque s'est développée le scénario complexe et loufoque du film noir ou du polar, qui rend justement impossible tout raisonnement. L'automobile aura donc accompli à fond sa fonction de décérébration. A l'époque des trains ou des tramways, on pouvait encore se révolter. Mais perdu dans sa cloche de verre ? Le système a quand même encore progressé, comme toujours à la mode des tisserands.

Ce qui caractérise notre époque c'est que les transports ne servent plus à transporter, ils servent à paralyser, notamment l'esprit. Les trains font grève, les avions ont peur de la fumée, les voitures servent à embouteiller ou à verbaliser. Pour Racine, un transport c'est une folie de la raison causée par une passion trop violente : les transports actuels nous mènent à ce stade, et c'est pourquoi on va un monde où l'on ne se déplacera plus et où l'on attendra les mauvaises nouvelles. Je vois plein de gens autour de moi, des proches d'un certain âge surtout, mais pas seulement, qui sont engloutis par ce cercle vicieux.

On a depuis embelli ce tableau déconstructiviste avec les labyrinthes, les parkings, les ratières, les tunnels fous, les rocades absurdes, les bornes et pals de piétons lassés, l'extension cancéreuse des zones périurbaines, les néo-tramways inutilisables, les signalisations pour troupeau dans les conurbations actuelles, gérées par des ordinateurs et d'inévitables experts surtout spécialistes de l'autosatisfaction. Et on est arrivés à un autre extrême ces derniers jours : l'immobilisation. Car comme dans un mauvais film noir, l'enquête ne mène nulle part : c'est le Dead End et c'est l'impasse.

Sur toutes nos côtes d'usure, il devient impossible de se déplacer entre les avions cloués au sol, les grèves de la SNCF et les contrôles paranoïaques contre les automobilistes. Les nuits sont donc bien calmes, ici ou ailleurs. Et quand il y a vingt

millions de véhicules immobilisés comme à Moscou, Shanghai ou Sao Paulo, les gens ne sortent plus prendre le thé ou bien sûr l'apéro. Les enfants se tiennent à carreau, hypnotisés aussi par le réseau virtuel, le filet de l'oiseleur qui a rendu les gens plus obèses, plus inactifs, plus sots aussi dans leur besoin de tout savoir sur tout sans rien connaître sur rien.

Juvénal se moquait déjà bien sûr des embarras de Rome, comme Boileau de ceux de Paris. La circulation dans son autre dimension nous condamne elle aussi aux travaux forcés du présent à perpétuité. Mais tout de même, du temps du tram et du chemin du fer, nous étions mieux lotis.

L'intérêt soulevé aussi est que la démocratie développe des embarras. Ils sont venus avec le progrès, comme tout le reste, ils étaient déjà produits et dénoncés au temps des derniers penseurs, Poe, Baudelaire ou Tocqueville. Depuis les ligues de vertu démocratiques et démoniaques ont encore progressé et nous ont fait gagner des points. Il est interdit de stationner, alors il vaut mieux changer de trottoir. Le spectacle de ces millions de femmes fumeuses sur les bords de route fait peine à voir. Les idiots diront que cela développe de nouvelles convivialités, alors que visiblement comme le nardinateur et la bagnole, le tabagisme de trottoir y met fin. On traîne, on tousse, on se regroupe entre fumeurs, on ne peut plus parler au bistrot. La décennie Clinton qui fut celle d'Albright et de sa chasse presque satanique aux Rogue States, aux états voyous, fut aussi celle de la chasse aux rogue individuels. Partout on a limité la liberté de se mouvoir et de penser, partout on a coupé l'herbe sous le pied, partout on a empêché l'herbe de repousser. Les critères de sélection se sont faits plus manipulateurs, plus politiquement corrects, plus tartuffes. Il fallait s'ériger en censeur des actions d'autrui, ne juger bien que les siennes. Clinton fut d'ailleurs bien rattrapé dans sa chasse aux sorcières ; alors qu'il avait ouvert grandes les vannes du juridisme fou, passant de la farce à la force de maître Patelin, il a dû venir pleurnicher des heures durant, comme un Michael Jackson tout contrit, pour s'excuser de ses mauvaises fréquentations au bureau. C'étaient les heures les plus "maussades" de son histoire. Il en est sorti moins blanchi que Jackson, et il a dû verser ses larmes de repent. Cette abominable chasse aux mœurs vivantes me rappelle cette belle phrase lancée par des soldats de Charles II aux puritains cromwelliens : "- Nous, nous avons les vices des femmes et du vin, vous vous avez le vice malheureux des idées". De Cromwell et de sa folie on remarquera que nous avons gardé aussi un antipapisme viscéral qui confinait au comique chez son modèle, et au tragique dans la situation actuelle.

Tout individu est aujourd'hui un suspect ; il y a eu un million de gardes à vue en France l'an dernier et en démocratie carcérale on est même obligés de renvoyer, ce que fait la Californie du Terminator à la plaquette de chocolat fondu, les prisonniers malades crever chez eux. Dans un système où l'on a déjà du mal à soigner les pauvres on imagine ce que l'on fera des condamnés. Du soleil vert ou des pièces détachées, comme la Chine postcommuniste, qui les vend au plus offrant pour de petites opérations ?

La démocratie dégénérative devient à la fois tyrannie et anarchie. Elle prend une dimension callicléenne. Elle est élitiste et idiote, jouisseuse et obscène, cruelle et



incohérente. Ce sophiste dont se moque Socrate dans le Gorgias n'est certes pas un partisan de la tyrannie. Calliclès veut faire partie de la surclasse attalienne, et il pense que sa gourmandise et son argent y suffiront. Mais il a aussi ce besoin de mépriser et d'aplatir ce qui l'entoure. Face à Socrate, ses arguties ne tiennent pas le coup : - Socrate, tu me caricatures... (à prononcer avec l'accent pied noir). Mais on comprend que Socrate ait mal fini, tout comme nous finissons ici en tyrannie des trente, que ce soit celle des Etats-Unis, des états européens cons et fédérés ou celle des innombrables comités de sages et d'experts grassement rétribués pour nous contraindre tous aux vaches maigres.

Le disciple de Calliclès et des sophistes, Nietzsche, réputé antidémocrate, a pourtant donné un bon conseil et qui a été bien suivi : "chez le petit peuple, l'appétit vient en mangeant". Il est vrai que pendant cent ans ou plus, on a progressé. Le petit peuple avait peut-être plus faim, et les élites ploutocratiques un peu plus peur. Il y avait le grand ours pas très loin, et la Chine moins accommodante aussi. Les gains sociaux ont été importants, et malheureusement on n'a pas calculé les conséquences des l'allongement de la durée de vie, tout comme on ne calcule rien d'autre d'ailleurs. Cette incompétence permet de différer des sabotages incestueux et toujours perversément désirés. On y est.

Le bras de fer de Thatcher contre les mineurs a été gagné grâce aux manchots des Malouines. S'il avait fallu recommencer, peut-être que nous aurions demandé à Mitterrand de ne pas donner les codes des exocets aux Anglais. Nous n'en serions pas là. Après tout est allé très vite. Les riches sont devenus très riches, les pauvres sont devenus très pauvres, et tout le monde est devenu très bête. On est curieusement entrés dans l'ère de l'écume des jours.

De l'écume des jours ? Oui, celle de Boris Vian, qui se résume à deux axes principaux, par-delà les provocations verbales du petit maître (trop) oublié : les gens deviennent sots (et très ludiques), et l'espace, l'espace surtout se rétrécit.

Comme nos contemporains, les "adulcents" de Vian sont très ludiques ; ils sont aussi technodépendants, rêvent de pianocktail et de patinage ; ils ne sont pas très sexués et ils ne sont pas, mais alors pas du tout politisés. Ils rêvent d'être des ignares, et d'ailleurs on va tuer le Jean-Sol Partre national pour bien marquer ce rêve américain. On rêve de jazz et de négritude, comme aujourd'hui de rap et (toujours plus) de négritude. Avec ces certitudes, on ignore où l'on est, on ignore même si l'on est. Vian a célébré le modèle du jeune con, qui allait vieillir un beau jour (le jeune, pas le con). Et on a fait de cela le modèle du progrès, du moderne, de la jeunesse, de la mode. Pourrissement d'esprit typiquement démocratique. Et nous qui nous moquions des commissaires du peuple qui dénonçaient l'occident décadent...

Mais surtout, parce que l'histoire de la bêtise prendrait trop de place, il y a diminution d'espace. Lorsque la pauvre Chloé devient malade, l'appartement commence à diminuer. J'ai évoqué ironiquement l'odyssée de l'espace, où d'ailleurs on voit les cosmonautes mener des vies considérablement médiocres ; mais cette odyssée est devenue une descente aux abysses. L'individu posthistorique n'a pas de maison, pas d'appartement ; ou bien il a trois fois moins de place que son grand

ancêtre de la Nouvelle Vague (il faut Brialy en uniforme allemand et surtout son appartement dans les Cousins), et il lui faut travailler pour rembourser, ou plutôt vivre pour rembourser, puisque son travail ne suffira pas, qu'il sera toujours moins rétribué, quand ses études auront été inutilement rallongées. Il faut 500 mois de SMIC pour vivre dans un deux-pièces à Paris.

La diminution d'un espace vital n'est pas sans effet : on a réduit l'espace habitable depuis Thatcher et aussi –surtout – depuis l'euro, et les gens se sont calmés. Ils ont été réduits à la portion congrue, réduits en part de marché, réduits à la merci de l'ennemi. Dans une société où l'on peut plus respirer, se loger, fumer en discutant, ou discuter en fumant, se garer, se déplacer, s'exprimer, on se doute que la possibilité de changement radical, si elle venait encore à l'esprit de quelques-uns capables de structurer leur pensée, serait de facto impossible à exécuter.

Démocratie impopulaire, tu as eu raison de nous. Démocratie impopulaire, tu nous as chassé avec tes jouets, avec tes maîtres carrés, avec ta haine galeuse et prévisible, avec ta rigueur janséniste et puritaine. Démocratie impopulaire, tu nous as dégoûtés de tout, même de la joie de te détruire. Démocratie impénétrable, ta main est un creuset qui fond l'argent, et tu as nous as ruinés, budgétivore, en faisant de nous d'éternels débiteurs, c'est-à-dire des pécheurs ; increvable démocratie à court terme condamnée, tu donnes encore et malgré toi raison à Baudelaire : "Vous admirerez que cet homme ait pu durer aussi longtemps".

Car c'est là le drame : Poe est mort à quarante ans, mais c'était déjà beaucoup, pour lui comme pour beaucoup. Et c'est là l'autre paradoxe terminal : au fur et à mesure que la vie devient d'un ennui démocrate confondant, il faut qu'elle se rallonge. Et c'est bien là que l'apocalypse a muté. Elle ne consiste pas à mettre fin à l'histoire, mais à ce que l'histoire n'ait plus de fin. c'est le temps long, tout bêtement. Question : y aura-t-il assez de personnel soignant pour les myriades de petits vieux ennuyés égarés dans le dédale hospitalier ?

Quatrième mouvement :

L'Apocalypse à travers les âges

Si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade !  
(Devinez qui?)

Autrefois, il y a longtemps, quand j'étais jeune, durant ces années d'enfance qui ont passé à jamais, tout mon être bondissait de joie...  
(Nicolas Google, Nicolas qui ?)

On aimerait de vrais attentats, pas des coups tordus contre deux tours vides et peut-être pas écroulées d'ailleurs (et qui ont permis baisse d'intérêt, création virtuelle de richesse puis effondrement systémique, un plaisir pervers des plus rares), des guerres, des descentes messianiques et christiques et christiques, des batailles rangées, des distopies déjantées, des terres calcinées, des paradis refoulants, mais rien de cela, rien !

L'Apocalypse est fatiguée. Elle a la gueule de bois, la gueule de Moi, la gueule du Mal de vivre générationnel, increvable. On l'a trop attendue, la vieille gueuse, et elle n'est pas venue. L'autre parlait du deus otiosus, du dieu sauvage qui n'en finissait pas de ne rien faire et de ne rien vouloir. Il est parti aux oubliettes. Avec notre schéma chrétien, hélas, et pas judéo-chrétien (les Juifs sont tout de même beaucoup plus malins), nous avons abêti, nous avons bovarysé l'espèce humaine : tous les matins, elle se met à sa fenêtre et elle attend que quelque chose se passe. Ou tout au moins elle attendait que quelque chose se passât... Aujourd'hui, à moins que l'euro ne s'écroule, il ne se passera rien ; et même dans ce cas nous ne fusillerons pas ce démon absent de Trichet, ces ahuris d'eurocrates, ces zébulons de démocrates-

chrétiens qui croyaient que l'on pouvait donner la même monnaie aux marchands d'olives et de Porsche. Tout est venu de 89 et des boches, éternels idiots utiles, de Luther à Hitler, de Bismarck et de Guillaume, et de Kohl au pot de colle. Une réunification politique ? Faisons-la monétaire. Ce sera plus serpenteur... Et les taux de voler à 15%, et vive les rentiers, et l'Europe de s'écrouler depuis. Sacrés Allemands... Et puis pour vendre des Porsche aux Grecs, ils leur font décupler leur immobilier et les font s'endetter à tire-larigot... Après avoir ruiné l'Europe avec leur monnaie de surhomme et leur serpent monétaire, ils s'imposent cinq millions de chômeurs et paisiblement annoncent que tout cela doit prendre un jour fin. Si au moins nous étions dirigés par des stratèges, on assisterait à une alliance bismarckienne entre la Russie et la Germanie. Mais pas même... N'anticipons pas.

Le film phare de ma génération n'a pas été le Tambour, ennuyeux pensum germano-français, mais Apocalypse now, qui narre le désastre occidental, quand il était encore pensable. Ou bien pensé. Il n'est plus possible de penser, sans quoi nous aurions pensé le désastre irakien, Bagdad et ses mille et un ennuis, la crise bancaire de 2008 et ses suiffeuses conséquences. Mais les gens ne peuvent plus penser : ils ne veulent qu'être distraits ; ils crèveront d'autant plus facilement, quand leur euro vaudra des kopecks à l'entrée des boulangeries, qui elles-mêmes ne pourront plus payer leur fournisseur, en Argentine ou en Afrique du Sud. Ils sont tellement abrutis, dit le cuistot nerveux d'Apocalypse, qu'ils ne se rendront compte de rien. A croire que l'on vit pour de vrai cette époque, et que pour de vrai elle sera l'Apocalypse, puisque l'Apocalypse est la révélation, et que ces générations d'abrutis ne percutent plus. Ils sont dans leur petit monde numérique et puis s'en vont. Un vrai déplaisir.

Il y a donc, dans Apocalypse, ces fameux entretiens du regretté Hopper, Denis de son prénom, avec le capitaine Villard. Il lui tient ces propos suivants : - C'est ainsi que ce putain de monde finit ! Pas dans un boom, dans un murmure ! Et dans un murmure, je prends mes cliques et je me casse...

Au bout de quelques années d'érudition, j'ai mis la clé sous les champs et le doigt sur la serrure : il est fait allusion dans ces lignes prestigieuses à TS Eliot. "Car c'est ainsi que le monde se termine, pas dans un boum, dans un murmure...", a whimper, dit le grand maître pessimiste anglo-saxon converti au catholicisme sur le tard, et un peu geignard de son état...

Il m'a fallu du temps pour admettre ce mot-là, pleurnichement. Car enfin, on croyait au péril tartare, au désert du même nom ; on croyait à l'invasion soviétique ; on croyait que "par la discorde négligence gauloise serait passage à Mahomet offert", et donc aux nostradâneries. On a cru aussi à l'islamisme, au terrorisme, au baroquisme d'Eco, à toutes sortes de médiocrités. Et au final nous crevons d'une seule chose, de notre radinisme. C'est pourquoi j'en reviens toujours à Molière. On ne reparlera aussi.

Le pleurnichement, c'est de n'être pas ce quoi. De ne pas avoir une essence ; d'être un vieil animal increvable, que l'on ne laisse jamais dépérir dans la clinique vétérinaire. Nous sommes dans le même cas, des increvables. Quand le mal nous

frappera tous, comme je l'ai écrit, avant la fin de siècle, alors nous nous écrirons comme la reine Didon :

Quid loquor, aut ubi sum ? Quae mentem insania mutat ?  
Infelix Dido, nunc te facta impia tangunt.

Oui, c'est le problème : un beau jour, les faits impies, les manip monétaires incessantes par exemple, nous atteignent. Et cela fera mal, mais au sens passif du terme, c'est le cas de le dire.

N'empêche : nous en rêvions de notre Apocalypse. De bonnes guerres, de bonnes frappes nucléaires, de bonnes aubes rouges, et des abris antinucléaires, et des égorgements divers. Nous n'aurions de tout cela, rien que de la médiocrité petite-bourgeoise. Marx, toujours lui. Le bourgeois a eu peur et avec lui ses églises protestantes et catholique ; et il fut vertueux. Depuis la mort du père Fouettard soviétique, le bourgeois et sa bourgeoise se sont laissés aller : plus de bio, plus de dettes ; moins de culte, moins de livres. Un vrai plaisir d'androïde. L'Apocalypse a eu lieu dans sa tête, au sens propre et au sens sale : il ne s'y est plus rien passé, même du désir de jouir. Il s'est étalé sur son salon en écoutant de la Lounge Music, content comme cela que même le chien ait pris l'ascendant sur lui-même. Tant le descendant dégénéré du loup, le bon vieux clébard, sait comment arraisonner son Maître, le circonvenir et manipuler. Pour une fois un auteur de SF avait raison : Simack. Les vikings avaient l'âge du loup, nous aurons les derniers jours du canidé. Il saura nous transformer en ramasse crottes. Une vraie jouissance, un peu dégoûtée, n'est-il pas ? Et j'en connais, qui veulent se faire incinérer avec leur clebs, et qui ne sauront jamais ce que se faire aimer veut dire...

ὁ ἄναξ οὗ τὸ μαντεῖόν ἐστι τὸ ἐν Δελφοῖς, οὔτε λέγει οὔτε κρύπτει ἀλλὰ σημαίνει.

(Oqqquoi....? - en grec ancien)

J'ai promis un mouvement apocalyptique. Cela serait du registre lyrique, épique ou bien tragique, comme on dit aujourd'hui dans ces manuels scolaires qui m'auraient à jamais dégoûté d'écrire (je ne dis pas de faire de la littérature ; il y a longtemps que les magazines, les profs et journalistes convertis en littérateurs m'en ont écoeuré). Et je vais le tenir, ce programme. Il s'intitulera : du Jouet et de la Fin du Monde. Car enfin mon maître Héraclite ne dit-il pas : le temps est un enfant qui joue au trictrac : royauté d'un enfant !

αἰῶν παῖς ἐστι παίζων, πεττεύων· παιδὸς ἢ βασιληΐη.

C'est ainsi en effet que crève le monde moderne et postmoderne : dans une distraction. Certes, il se termine aussi dans la crasse de la prolétarisation blanche, dans l'ennui des transports en commun ou particuliers, dans le dégoût général de

soi et de la société, dans le pessimisme sidéral et financier. Mais enfin il se termine surtout dans le jouet.

J'évoque Héraclite, aussi bien Shakespeare, et sa fameuse tirade appris à l'école pour le club d'anglais. A ce propos j'emmerde ceux qui critiqueront, parmi ceux qui ne liront pas ce livre, l'excès de citations : je n'ai survécu que par l'appui des grands hommes. Quod meum est verum est, dit Sénèque, ce qui est vrai est mien ; ou bien, Walt Whitman : My knowledge my live parts, mon savoir ma partie vivante.

Et donc Shakespeare, pourtant si boring, évoque l'enfant qui miaule et vomit dans les bras de sa nourrice (il n'y a plus de nourrice, quel symbole, ne trouvez-vous pas ?) ; et enfin, ce qui termine cette histoire pleine d'événements : second childishness and mere oblivion, seconde enfance et simple oubli... Nous y sommes, avec ces vieux qui circulent en trottinette à Paris et ces jeunes qui déjà raisonnent en part de marché, comme Harpagon, alors que tout s'écroule autour d'eux.

Et Dieu sait que l'enfant aime jouer... Seulement il ne s'agit pas du grand jeu. J'ai cru lire en mon jeune temps, j'ai cru rêver, j'ai cru vivre et militer. Ici, plus rien. La spéculation n'est pas un jeu, le jeu vidéo n'est pas un jeu. Nous sommes de vieux enfants dégénérés. Heureusement, j'ai de quoi boire, lire et vivre.

J'ai de quoi lire à cet effet : notre malheureux cheval de Troie, belle ville d'Assie mineure, province de toutes les Turquies, de tous les conciles aussi, province du plus grand bonheur humain (sous les Antonins, comme toujours), province promise aux abrutis ottomans, province a plus belle du monde entre ces terres perdues d'orient et d'occident.

Pas de poésie : en quoi mon époque précisément est-elle promise à l'Apocalypse ? En ce que précisément l'omniprésence du jouet se joue de notre esprit et le détermine indéfiniment, comme le note Tocqueville, à retourner sur lui-même. Et l'on retourne à Troie, donc à Virgile, donc à Enée, en latin s'il vous plaît, puisque la rareté des Happy Few et la fin de toute polémique, et de littérature, mérite bien un second sacrifice...

Dividimus muros et moenia pandimus orbis.

C'est que le gros cheval, bruyant et plein de jouets, amuse les Troyens, soudain perdus, comme nous tous depuis vingt ou trente ans. La chute du mur de Berlin a précipité la chute du mur psychique, de la muraille dont parlait l'illustre oublié René Guénon, qui marqua tant Drieu ou Gide. Nous allons vers l'épanchement psychique, vers la dissolution du soi, vers l'agonie du rude, ou la télévision.

Mais l'Apocalypse a son charme, même si nous nous faisons vieux : elle se rejoue sans cesse. Je peux donner dans l'ordre les pessimistes du XXème siècle, compris le colonel Kurz, Maurice Joly, Tocqueville, Montesquieu, encore et surtout, l'éternel, et ses lettres perçantes, et puis les grands romains, dont les constructions ne se démentent pas. C'est le grand jeu :

φύσις δὲ καθ' Ἡράκλειτον κρύπτεσθαι φιλεῖ

On ne se refait pas. Si la nature aime à se cacher, nous pas. Nous savons que l'Apocalypse prend des traits siens à toute époque. En la nôtre, c'est l'infantilisation de tout le monde. Nietzsche et Héraclite, Jésus lui-même ont célébré les barricades mystérieuses de l'enfance. Qu'ils en prennent pour leur grade : l'enfance est connue. A la limite l'adolescence, surtout féminine (et surtout pour les raisons que l'on croit : elles sont plus sensibles, elles sont plus flexibles, les bergeronnettes) ; mais d'enfance, point.

Bref, celui qui ne s'y est pas trompé, sur notre Apocalypse, c'est Virgile, plus grand génie de l'humanité, comme disait Claudel, Dieu vivant, comme dit ma femme, et qui ramène les Troyens au troupeau de joyeux enfants qui vont payer plus cher leurs enfantillages que notre bon vieux Pinocchio. Je cite, toujours dans le texte :

Scandit fatalis machina muros, feta armis...

On voit que l'on n'invente rien depuis Lui, ou disons-le tout net, depuis Auguste : et même le vieux de Maistre, qui disait que la langue n'inventait plus rien, en ses soirées de Saint-Pétersbourg (elles coûteraient cher, maintenant...), nous le concéderait. Mais allons plus loin : car si la machine scande, pardon, franchit les remparts, pleine (mais que ne fait-on avorter ?) d'armes, que ne l'arrête-t-on ?

C'est que les jeunes se déchaînent, avec leurs écouteurs, avec leurs bacchanales, avec leur civilisation festive et si distraite. Ils sont si puérils, les jeunes :

Pueri circum innuptaeque puellae  
sacra canunt funemque manu contingere gaudent.

Les jeunes s'éclatent, et es filles en bandes, toujours elles les bacchantes, célèbrent le fait de toucher de leur main les cordes de l'engin (???)

Mais enfin Enée raisonne, et nous annonce notre Apocalypse distraite, pas celle des nazis, pas celle des soviets, pas celles des islamistes, pas celle du nucléaire ou du bactériologique, mais, comme dirait Debord, celle du spectaculaire diffus :

Instamus tamen immemores caecique furore,  
et monstrum infelix sacrata sistimus arce.

Infelix, malheureux, littéralement dit, qui traduit si médiocrement l'essentiel : de malheur.

Le jeu vidéo dans notre cerveau, le people sur Yahoo, la crasserie métaphysique permanente dans notre domaine vital : ainsi sommes-nous. Ainsi soit-il. Quant à tous ceux qui prévenaient, sur un problème ou un autre, pas de problème : caeduntur vigiles, on abat les veilleurs, et c'est ainsi qu'on est toujours à la merci

d'Ulysse, que par mystère je n'ai jamais eu à traduire, l'homme qui a tellement trompé sa femme qu'il n'hésite pas à faire pendre ses servantes qui ont couché, au bout de vingt d'occupation, avec certains des prétendants.

Et dirus Ulixes...

Ulysse finit dans le Tartare d'ailleurs, et c'est bien mérité.

Nous n'avons su garder de notre passé que la passive civilisation gothique, malgré elle marquée par les malédictions dantesques, et ce passé grec mystérieux, démocrate et malsain ; nous avons omis cette sainteté romane, orthodoxe et byzantine... Et je dirais même, en hommage à Ravel ou Markus Schneider, pythagoricienne. Tant pis pour nous. Qu'on aille se faire foutre après tout...

Ulysse... Quand je vous dis que la démocratie est dure avec tout le monde, et qu'elle n'a en rien, surtout depuis Volcker, amélioré le sort spirituel et matériel de nos populations si diverses et avariées...

De l'Apocalypse, j'aimerais à dire à dire cela. J'aimerais qu'elle soit barbare, l'Apocalypse, qu'elle soit donc noble, pas qu'elle soit crade, donc démocrate. J'aimerais que notre Apocalypse résolve quelques problèmes ; or elle ne fera qu'en poser. Donc nous ne ferons que vieillir. Et c'est là que revient Gogol, qui écrase à plate couture notre Balzac, tout comme Nabokov écrase n'importe qui, dans sa félicité presque orientale des années cinquante (et même quarante, pour ceux qui n'avaient pas vu ou vécu la guerre voulue par le nabot autrichien) :

Aujourd'hui, je demeure enfin, dans mes voyages, devant un village nouveau, et je regarde sans curiosité son aspect vulgaire ; mon regard est refroidi, j'oublie de sourire et ce qui, autrefois, provoquait un frémissement des traits de mon visage, un rire joyeux et des discours sans fin, s'efface vite, je reste dédaigneux, muet. Oh, Jeunesse, Oh fraîcheur !

J'ai parlé de Gogol, pas de Google (on ne sait jamais, par les temps qui courent...). Dans son chef-d'œuvre inachevé, Gogol, contemporain de quelques génies comme Balzac, Edgar Poe ou bien Dickens, comprend le monde qui va venir, ou qui est déjà là (c'est selon...). Ces grands auteurs inventent d'ailleurs deux genres littéraires modernes comme le fantastique ou le policier, si caractéristiques de l'époque pancapitalistique. Ils sont conspirationnistes avant l'heure. Dans les Ames mortes, Gogol décrit la geste amusante de Tchitchikov, affairiste sans scrupules dans lequel on a voulu reconnaître le diable, mais ce serait trop facile...

Le livre se passe à l'époque tsariste. C'est toujours la Russie avec ces espaces infinis, ces tzars inexistant, sa bureaucratie dégoulinante et ses matières premières, ici les hommes. Tchitchikov profite d'une absurdité bureaucratique : les propriétaires des serfs payaient des impôts sur les serfs qu'ils possédaient, serfs qu'on appelait donc des âmes. Or il se trouve que les propriétaires, les barines, comme on disait alors, possédaient ces "âmes" même après leur mort, jusqu'au prochain recensement, car



il y avait déjà des recensements (il y en a même dans la Bible, et le dieu de David lui envoie une peste pour en avoir pratiqué un), et les impôts qui allaient avec. Tchitchikov promet des baisses d'impôts lui aussi... "Je vous affranchis et de vos impôts et de vos problèmes"... Un vrai ingénieur financier !

Que fait donc Tchitchikov ? Il parcourt la province, la grande plaine russe, et il convainc les propriétaires et autres hobereaux de lui vendre pour somme modique leurs serfs morts. Il pourra ainsi se constituer une propriété fictive grâce à laquelle il pourra ensuite obtenir un bel emprunt. Il pourra spéculer sur ces fonds, pardon ces morts rachetés à bon prix, croître et multiplier. Le roublard deviendra ainsi un "ventru" (pouzaty, dit-on en russe), "un de ceux qui posent leur séant quelque part, qui y deviennent puissants et pleins d'espoir".

Il y a quand même une différence entre les gens de Goldman Sachs et Tchitchikov : lui spéculer sur des morts (comme nos politiciens qui les font voter), eux sur des vivants ; certes des vivants si stupides dont on ne sait plus s'ils sont vivants.

Comme je le disais plus haut, j'ai été élevé dans un bovarysme érotique. J'ai vécu quelques bals de la Vaubyessard quand j'étais plus jeune, grâce à Jean Phaure ou mon ami Parvulesco, et je suis tombé dans le chaudron de la Fin du monde. C'était l'époque de Guénon et d'Evola, des révoltes contre le monde moderne et des crises de ce monde moderne.

Or il ne vit que de ça, des crises et de sa propre fin, et il a beau être mort, on a beau être à la fin d'un cycle, il ne faut pas oublier que la barbe continue de pousser sur les joues des cadavres et que la roue du vélo tourne longtemps dans le vide. L'idée sinon d'un grand aggiornamento, d'un bon retour de bâton, d'une saine réaction du corps populaire, d'une saint Vierge qui vienne annoncer qu'elle ne retiendra pas le bras de son fils, l'idée sinon des chinois à Paris et des chars soviétiques en Ille-et-Vilaine, était à la fois trop facile et trop puérile.

Tout va mal se passer d'ici la fin de ce siècle. La vieille race blanche va commencer la première à payer les peaux cassées, et ce sera bien mérité, elle qui a inventé tout le Mauvais, la démocratie, le capitalisme et l'exploitation coloniale et les vaccins. Elle a inventé la civilisation qui rend idiots et inconscients, la civilisation qui croit aux fausses fins du monde, et ne s'occupe plus de rien. On la sent quand même un peu au bout du rouleau, taedium vitae, une saturée, un peu écoeurée d'elle-même. Car qui peut encore rêver de richesses, d'art, d'exploits, de conquête spatiale ? On ne peut que passer le temps, et pas se remémorer ce vieux temps où l'on pouvait s'amuser. La craderie moderne qu'on nommait par exemple le stupide XIXème siècle avait toutefois ses Wagner, ses Borodine, ses grands romanciers, ses encore grands peintres, un peu de teinture quoi. Là, nous sommes dans une société qui a tout dévoré, tout digéré, tout recyclé, et rien créé. Elle vit comme l'araignée Ungoliant de Tolkien qui dévore tout ce qu'elle peut et, à la fin, de rage, comme le capitalisme financier, se dévore elle-même après avoir ruiné les états et les hommes sans qualité que nous sommes devenus après Napoléon. Les lettres nourrissent l'âme, la rectifient, la consolent, disait l'autre. Ici il ne reste que la console de jeu, et avec, dix fois plus de temps d'oisiveté qu'il y a deux siècles, cela fait bien peu. On

nous l'avait dit aussi que c'est quand il n'y aurait plus rien à voir que l'on pourrait aller tout voir en trois minutes. Le tour du monde en quatre-vingts minutes. Et le meilleur moyen de voir le monde serait encore de voyager autour de sa chambre...

Dans la piaule abrutie, on est loin du silence éternel des espaces infini, pas vrai ? Et puis comme le dit l'abject Alberto Sordi quelque part, qui est en train de cramer son mobilier familial : cinquecento, settecento, vaffanculo !

De cette apocalypse permanente, qui démarre peut-être avec les lettres perçantes (comment peut-on être perçant ?), et recouvre le monde de sa fusion putride, Chateaubriand disait déjà : "il ne resterait qu'à demander à la science de changer de planète". Eh bien elle n'en n'a même pas été capable, la science.

La science elle a été capable de cela, la science : d'étendre l'homogénéisation et d'allonger le vide de la vie humaine.

Ce n'est déjà pas ma, cette race vieille blanche, quand cela donne ces lignes qui enfoncez tous nos grands sots de modernes :

"Drelin, drelin, drelin : carogne, à tous les diables ! Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul ! Drelin, drelin, drelin : voilà qui est pitoyable ! Drelin, drelin, drelin : ah, mon Dieu ! Ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin."

A la mémoire de Serge de Beketch